


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
834
Z35
m F

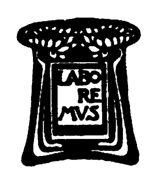


GABRIELLE ZAPOLSKA

L'ORAISON DOMINICALE

(MODLIWA PANSKA)

Traduit du Polonais par PAUL CAZIN



PARIS

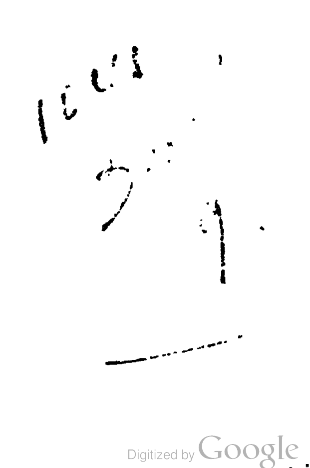
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

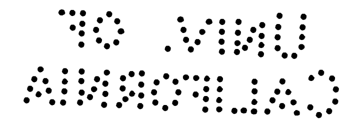
E. SANSOT & Cie

7, RUE DE L'ÉPERON

1908

L'Oraison Dominicale







GABRIELLE ZAPOLSKA

L'Oraison Dominicale

(MODLIWA PAŃSKA)

Traduit du Polonais par Paul Cazin



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

7, RUE DE L'EPERON, 7

1908

INTRODUCTION

Ils accouraient des campagnes, des labours et des prés. Comme une nue striée d'une pourpre d'éclairs ou faufilée de bandes d'azur, leur foule se gonflait sur les sentiers gris qui menaient à la vieille église. Ils marchaient en procession et leur chant se mêlait au souffle des bannières dans le calme du soir ; et ces hommes avaient la prière sur les lèvres et la foi dans le cœur.

C'était la procession du jubilé, commencement d'un siècle et bilan d'un autre.

Ces humbles s'humiliaient, eux dont les fautes mêmes étaient humbles et qui n'avaient jamais connu la joie raffinée des vrais crimes. Ils confessaient leurs péchés, banales misères de pauvres gens dont la conscience ne décide qu'entre la faim et l'honnêteté; péchés classés, quotidiens, qu'interrompt seulement, de temps à autre, quelque crime terrible et soudain comme un élément déchaîné, puis qui reprennent au jour le jour la suite de leur cours monotone.

Cette procession du jubilé, qui purifie le siècle coupable, se déroule au long des champs et s'épand sur les grandes routes. Elle vient de sortir de la petite

église, toute dorée encore par le soleil d'automne qui se couche derrière les montagnes. Au-dessus de la route les saules empourprés frissonnent. Des paysans attardés, des femmes avec leurs enfants sur les bras, sortent en hâte de leurs maisons et commencent à chanter sur le seuil. On entend le claquement des portes, les cris du bétail dans les enclos et parfois la plainte d'un marmot secouant la porte de la chaumière où on l'a laissé pour surveiller le gruau du soir.

Lentement la foule grandit, foule peu bariolée, aux modes de la ville, portant des frippes râpées et des bottes rousses.

Seules les filles de ferme des environs de Soncz, qui aiment les couleurs roses et vertes, animent avec leurs bannières

la grise monotonie du cortège. Plus d'une porte un jupon épanoui comme une rose et que le tablier enveloppe comme une feuille verte, tandis que se dressent sur leurs têtes les tiges jaunes de mouchoirs empesés. D'autres, marchant en rang et se tenant par la main chantent d'une voix aiguë. Elles sont vêtues de jupes bleues et leur taille serrée dans des katanki vertes les fait ressembler de loin à des bouquets de centaurées attardées dans l'automne jaunissant.

Ils sont maintenant sur la grande route, au débouché du chemin pierreux qui part de l'église au milieu des maisons, et devant l'immensité des campagnes, leur chant éclate plus grave, plus sincère et plus chaud. Ils sentent la grandeur et la puissance de Dieu, et ils veu-

lent magnifier cette grandeur, comme ils peuvent, d'une manière simple et forte.

La vue des champs qui attendent les travaux de l'automne leur à rappelé leur bien, leur terre. Tout cela, c'est l'œuvre de Dieu, la force de Dieu, la bonté de Dieu.

Au delà des champs une ligne sombre d'oseraie et par derrière, aveuglant de blancheur, le ruban d'argent du Dunajec. On le voit mal de la route, mais les paysans le connaissent, ce dangereux reptile qui roule au printemps ses anneaux jusqu'à leurs demeures. Il sort à longs replis des montagnes, implacable et terrible, tandis qu'eux de leurs chaumières regardent, se demandant jusqu'où l'eau montera et quand elle se retirera.

Maintenant, dans cet après-midi d'automne, il s'endort au milieu des oseraies, et son dos semé de diamants tremble aux derniers rayons du jour.

Il est blotti au pied de petites collines tachetées par endroits de forêts sombres et si joliment alignées, si gracieusement enchaînées qu'on ne se lasse pas de les regarder.

Et derrière ces premières collines, si nettes qu'on les dirait dessinées au fusain, quelque chose de léger, d'imperceptible paraît. Des nuages peut-être, mais vertigineusement hauts, perçant le ciel. Le soleil un moment fait courir sur les bords un frisson d'or et de pourpre. Puis c'est comme une jonchée de lys au blanc laiteux, pâlissant.

Les Tatras !

*
* *

La procession marche, marche et dépasse toujours chantant l'auberge de la Jalousie. Les paysans entourent leur curé qui porte sa chappe des grands jours et son surplis de fine dentelle. C'est un prêtre si bon, si aimé, qui traite si bien le pauvre monde et leur fait de si beaux mariages à bon compte. Et comme il parle bien en chaire et comme il chante bien à la messe ! Aussi ses paroissiens se serrent-ils autour de sa chappe, et sont-ils fiers de l'approcher.

A côté du curé, marche l'organiste, bonne créature fluette et lourde, mais portant une belle âme dans son maigre

corps. Un grand respect s'attache à son habit noir et à ses talents musicaux, on lui laisse poliment un peu de place d'autant qu'il tient à bout de bras un gros livre avec lequel il entonne les couplets de sa voix nasillarde qui tremble.

A la tête de la procession le sacristain porte la Croix. Il cumule la double fonction de sacristain et de forestier, aussi les paysans font-ils autour de ce grand personnage un cercle encore plus large qu'autour de l'organiste. Il n'y a vraiment que leur curé, que leur pasteur, qu'ils aiment sans crainte.

Ils sont maintenant devant la chapelle, dont les portes grandes ouvertes laissent voir l'autel rayonnant et le Christ qu'entourent des lys en papier et des tiges souples de fraîches géorgines.

Il est navrant ce Christ de Donbrowa avec sa couronne d'épines dont les gouttes de sang ruissellent jusqu'à ses pieds. Voilà trois siècles qu'il est là, dans l'ombre de cette chapelle, et il penche sa tête fatiguée comme si le flamboiement des cierges dérangeait son agonie.

Le curé est à genoux. Les chants se taisent. Là-bas, derrière les Tatras le soleil s'est éteint. Le vent des nuits d'automne court sur les étangs et les saules transis frissonnent. La petite cloche que tire éperdument un gamin de l'école, en sueur dans son surplis trop grand, mêle ses grêles volées au bourdonnement lointain du Dunajec assoupi. Dans le silence auguste s'élève la voix du prêtre : Notre Père qui êtes aux cieux. Et la prière du Seigneur monte de toutes ces

lèvres aux voûtes de la chapelle, où elle bruit confuse et pressée, d'où elle sort palpitante et s'essaime en plein air sur les champs endormis. Elle porte sur ses ailes tous les désirs des hommes, les plaintes de leur misère, et le regret de leurs fautes, et les cris de leurs joies. Mais cette prière, ô miracle, n'a plus la faiblesse des accents humains ; quelque chose de plus puissant que les faibles voix de la terre emplit les espaces infinis. Dans le recueillement de la nuit le ciel écoute. C'est le Seigneur qui prie pour nous.

NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX

Notre Père qui êtes aux cieux.

SŒUR Jérôme sortit dans le jardin et se mit à se promener par les allées que recouvrait une couche épaisse de feuilles jaunes. Bien qu'il y eût encore du soleil, l'automne approchait. Dans l'air flottaient ces fils blancs que tisse la vierge Marie.

2

Quelques arbres du petit verger s'embrasaient au feu du couchant, d'autres, tout dorés déjà, laissaient tomber leurs feuilles qui s'abattaient en tournoyant sur l'habit de sœur Jérôme, sur son voile noir, sur sa tête humblement penchée.

Sœur Jérôme marche dans l'allée qui conduit du portail au seuil de la maison, elle marche et l'on n'entend que le bruissement des feuilles qui frôlent son long habit noir.

Sœur Jérôme soupire, hoche la tête, mordille ses lèvres pâles.

Cette petite maison d'enfants abandonnés donne un grand embarras à la pauvre sœur. Oui, cette petite maison blanche, presque une cabane, aux murs si propres, si clairs

qu'elle a l'air de rire au soleil, mais qui renferme une humidité telle, Seigneur ! que l'eau suinte des parois. On a beau mettre des poêles de fonte et faire autant de feu que possible, dès qu'arrive l'hiver, sœur Jérôme tremble pour ses pauvres petits.

Ils sont là-bas dans leurs berceaux d'osier, emmaillotés et si sages, si tranquilles; comme s'ils savaient qu'il ne leur est pas permis de faire du bruit. Quelques-uns déjà peuvent s'asseoir, et ils regardent devant eux, les yeux grands ouverts, comme s'ils se demandaient avec étonnement ce qu'ils sont venus faire en ce monde. Oui, pourquoi de fait sont-ils là ? Sans père, sans mère, abandonnés, ramassés dans quelque ruelle,

dans quelque hôpital où la mère agonise, ou bien encore là, près du portail qui donne sur la rue.

Cette blanche maisonnette cachée dans les arbres reçoit ces pauvres enfants, sans leur demander de pièces légales. Au seuil, un grand tableau de la Vierge semble attendre, les bras ouverts, les petits êtres que sœur Jérôme apporte sous son pauvre toit. La Mère de Dieu sourit avec une miséricorde infinie, et son sourire plein de douceur et de pardon accueille aussi la mère de l'enfant, qui s'apprêtait, après l'avoir jeté, à s'enfuir et à se perdre dans le gouffre de la ville.

Il y a quelques-unes de ces mères dans l'asile, et quand elles se penchent sur les berceaux de leurs en-

fants, leur front s'éclaire d'une telle sérénité qu'elle efface les anciennes souillures. Sœur Jérôme passe au milieu d'elles et lorsqu'elle leur parle tout bas, elles ont souvent les larmes aux yeux. C'est que personne jamais ne leur a parlé ainsi.

Mais d'enfants qui aient leur mère, il y en a à peine quelques-uns. Le reste on l'a ramassé au hasard des chemins, pauvres oisillons tombés du nid et que guettait la mort. Cela n'a pas de nom, ce n'est rien et cela a pourtant une âme et un cœur, dont la peine et l'effroi crispe ces petits visages et s'étrangle sur ces lèvres qui bavent.

Sœur Jérôme marche toujours et secoue la tête. Elle vient justement

de faire ses comptes du mois. Misère ! il faut songer au bois ; il faut envoyer la pension des orphelins élevés dans les campagnes. Où prendre cet argent? où le prendre ?

*
* *

La nuit tombe, nuit paresseuse. Le bleu du ciel se fond en gris boueux. Le vent court plus vite dans les arbres et crible la terre de feuilles. Sœur Jérôme s'approche du portail, s'appuie à la grille et regarde.

La rue large et rapide descend vers la ville : et par cette rue comme par une large bouche arrive un bruit sourd, formidable. Des milliers de voix semblent apporter un tonnerre

d'imprécations, de gémissements et d'insultes et son grondement où se mêlent les trépidations d'usine, les tintements de cloche, les éclats de chanson, les cris de haine, de passion ou de ſolie vient battre les murailles de la petite maison sereine, puis tomber et mourir à ses pieds.

Immobile comme un ange en faction, blanche et frêle sous ses longs voiles noirs, les mains croisées sur la poitrine, sœur Jérôme écoute, respirant à peine, la grande clameur de la ville.

Et soudain, silencieuse et prompte, la nuit vient, froide et laide comme une nuit d'automne.

Au loin, dans les ruelles, les lanternes s'allument et leur lueur jaune,

imprécise, flotte dans le halo blanc du brouillard.

Sœur Jérôme reste là et attend. Elle attend que du côté de la ville, de ce brouillard, de ce tourbillon de misère, sorte quelque malheureuse avec un enfant sur les bras qui s'approchera furtivement de la grille. Elle sait qu'aux heures tristes du soir paraissent ces fleurs flétries au souffle de la misère et de l'amour menteur, à peine épanouies un instant dans le bourbier du vice. Elle a traversé la vie sans souillure, mais elle a appris du Sauveur les paroles qui pardonnent et de la mère de Dieu le sourire qui apaise. Et quand se montre une de ces égarées, elle qui n'a jamais erré, tend les bras à son

malheur que les autres pécheurs appellent son péché.

*
* *

Sept heures sonnent aux horloges de la ville. La rue déserte est noyée de brume ; sœur Jérôme, le front appuyé à la grille, ne bouge pas. Soudain du côté du mur qui sépare le jardin du champ un cri d'enfant se fait entendre. La sœur tressaille. Elle connaît si bien ce cri-là, cet appel impuissant à l'aide, au secours.

Mais vers le mur ? Quelqu'un aurait-il osé jeter un enfant par dessus le mur ? Elle court déjà dans les ténèbres, guidée par la voix de l'enfant. Elle arrive, elle cherche à

terre, puis tout-à-coup relève la tête : c'est d'en haut que partent les cris. Elle regarde et sur le fond blanc du mur, aperçoit un paquet sombre. Elle s'approche, lève les bras, mais elle ne peut y atteindre. Un enfant, assez grand déjà, enveloppé dans des haillons noirs, est suspendu à une grosse corde. Derrière le mur une main invisible le retient. La mère attend apparemment qu'attiré par ses cris quelqu'un le prenne du jardin.

Sœur Jérôme s'arrête un instant, stupéfaite. D'ordinaire on laissait les enfants devant le portail. Parfois même la mère l'apportait jusqu'au seuil. Mais le pendre ainsi au mur... L'enfant recommence à pleurer.

La sœur voit alors qu'il ne peut pas

rester ainsi et élevant la voix elle dit : Loué soit Jésus-Christ. — Derrière le mur, silence.

Sœur Jérôme devine alors que celle qui tient cet enfant a l'âme dure et qu'il y aura bien à faire avec elle.

— La personne qui est derrière le mur est-elle la mère ? demande-t-elle.

Une voix rauque, une voix de femme répond : — Pas de question. Prenez seulement l'enfant, la corde me coupe la main.

— Allez au portail, répond doucement la sœur, je vous prendrai avec lui.

— Pas si bête, fait la voix, pour que vous m'enfermiez dans un cloître et me fassiez marmotter des prières !

— Je vous assure que vous n'avez rien à craindre de pareil ; vous pour-

rez nourrir votre enfant et vous aurez trois guldens par mois.

— Allons donc, Bohémienne.

— Je vous dis la vérité, mais aussi vous nourrirez un autre enfant qui n'a pas de mère.

Un ricanement criard éclate derrière le mur. — Holà! Mais a-t-on vu! Nourrir un enfant trouvé. Autant aller me placer comme nourrice. Allons, prenez vite ou je lâche, et alors gare !...

— Femme, ayez un peu de cœur!

Nouvel éclat de rire, mais cette fois prolongé : un peu de ce rire infernal qui monte en ouragan sur la ville au crépuscule.

— Femme, craignez Dieu! — Silence.

— Craignez Dieu, répète sœur Jérôme. — Alors dans les froides ténèbres la voix dit, soudain humiliée et comme adoucie par les larmes. « Mais c'est bien parce que je crains Dieu que je vous apporte mon enfant au lieu de le noyer comme un petit chien. — Et l'enfant descend au bout de la corde et tombe presque dans les bras de la religieuse. Sœur Jérôme le prend, le délie, le serre dans ses bras. De l'autre côté du mur, on entend comme un sanglot.

— Femme, dit la sœur, qui ne perd pas espoir, venez à la petite porte, je vous ouvrirai.

— Je n'irai pas, je n'irai pas. — Vous serez avec votre enfant. — Je n'irai pas, je n'irai pas.

Puis des pas précipités descendent la rue déserte et une voix crie en s'éloignant. — Il s'appelle Jean, il est baptisé, il n'a plus son coquin de père, il a déjà plus d'un an.

La voix s'éteint dans l'éloignement, sœur Jérôme est seule avec l'enfant. — Alors seulement elle voit combien il est déjà grand. Ce n'est pas peu de chose pour sœur Jérôme : combien de lait et de kasza va-t-il falloir de plus maintenant ? Elle soupire et marche vers la demeure. L'enfant craintif et frileux se serre contre elle comme un petit chat. Il respire si faiblement qu'il semble que son pauvre cœur ait cessé de battre, d'effroi. La religieuse le porte avec précaution, la voilà prise déjà d'une immense pitié pour cette

misère dont elle est le seul refuge.
— Viens, mon petit, dit-elle, en caressant l'enfant sur la tête. Quelque chose de glissant et d'humide lui coule à travers les doigts. Ils ont atteint la maison devant laquelle brille une lanterne. La religieuse étend la main : du sang ! Sur la tête de l'enfant une blessure profonde comme faite par un coup d'instrument contondant.

Sœur Jérôme devient toute rouge, un éclair de colère luit entre ses longs cils. Mais elle s'est bientôt dominée
— Dieu leur pardonne, dit-elle.

Elle ouvre, et dès le seuil, dans la lumière de la petite lampe, la Mère de Dieu sourit et ses bras étendus invitent le nouveau venu, le nouveau délaissé, le nouveau malheureux sans

nom, qui penche devant elle sa petite tête en sang.

*
* *

Le soir.

Dans les chambrettes blanches les berceaux d'osier, dans les berceaux les nourrissons.

Silence, étonnant silence. On dirait que ces enfants comprennent qu'ils sont ici par charité, que, si bien qu'ils y soient c'est seulement pour un moment, et que derrière ces murs le monde méchant, le monde sans pitié les attend.

Quelques femmes de service passent entre les berceaux et trois mères qui se sont décidées à rester près de leurs

enfants. Deux d'entre elles ont des airs mornes de recluses, l'autre humble et résignée, se prête à tout. Sur la muraille, un grand tableau représente un petit Jésus grave et triste, regardant avec de grands yeux ce petit monde condamné par les hommes et arraché par le dévouement aux griffes de la mort. Une lampe rouge brûle devant lui, éclairant la chambre.

Dans un des berceaux, sous la fenêtre, se trouve Jean le nouveau venu, la tête entourée d'un linge blanc. Il est assis tout droit les mains aux bords, un kaftan de futaine couvrant ses petits bras. Lavé, peigné, c'est un fort bel enfant, fin, aux yeux de saphir sombre, mais pâle, comme s'il n'avait plus une goutte de sang.

Près de lui, sœur Jérôme est penchée. Elle regarde l'enfant silencieux, dans le regard duquel luit un éclat étrange. Cet enfant-là observe et scrute avec un air de reproche douloureux et inquiet. Aucun de ses compagnons n'a cette expression-là.

En face, dans un autre berceau, se lève une autre petite tête, et se balance un petit corps ; et deux yeux fixent la lampe rouge, mais deux yeux troubles, fumeux, d'une inexprimable langueur.

Sœur Jérôme essaie de calmer l'enfant qui se remue —« Dors, Reginalde, dors. » Mais Reginalde s'est assise et obstinément regarde. — Elle a encore dit « maman » aujourd'hui, fait une servante en s'approchant —

Maman, ce nom sonne étrangement autour du berceau de cet enfant trouvé. — Pauvre petite, dit sœur Jérôme, il vaudrait mieux ne pas lui apprendre cela. — Elle le dit d'elle-même, explique la servante, elle le répète sans cesse quand je passe. Eh! qui sait, elle peut la trouver, sa mère. On voit cela après des deux ans, des trois ans. Vous savez bien, ma Révérende Mère. Allons, Reginalde, dis Maman ! » — Alors Jean qui jusqu'à présent s'était tu et avait regardé devant lui obstinément, comme s'il voulait à tout prix se rappeler quelque chose, Jean se souleva avec un grand soupir, et d'une voix qui n'était plus celle d'un enfant dit : Papa.

Le silence régna de nouveau. Pour

vant leurs yeux, quels souvenirs montaient à leurs cœurs à peine apaisés ?

Sœur Jérôme ressentit une poignante angoisse, elle crut voir l'ombre du malheur planer sur ces berceaux.

Non, ces enfants n'avaient pas de pères, pour eux leurs mères seules existaient qui avaient souffert et expié.

Papa ! — La voix de l'enfant tombe encore une fois dans le morne silence. Sœur Jérôme sent qu'il faut répondre, qu'il faut donner à ces abandonnés un Père vers lequel ils puissent dans la vie se tourner avec amour et confiance.

Et se jetant à genoux près du berceau de Jean, joignant dans les siennes ses petites mains, elle dit :

Notre Père qui êtes aux cieux !

QUE VOTRE NOM
SOIT SANCTIFIÉ

Que votre nom soit sanctifié.

Oskarowicz acheva de s'habiller, mit sa casquette et resta debout près de la table sur laquelle se trouvait une lettre écrite par lui, la veille, à sa mère.

Il la considéra longtemps puis la prenant d'un geste brusque, il la dé-

chira en morceaux. — A quoi bon les tourmenter, elle et l'autre ?.. laissons leur croire que tout est pour le mieux, que rien ne me manque... » Il promena autour de lui ses yeux, rouges encore de sommeil : sa petite lampe brûlait toujours, dehors le jour pointait à peine. Il faisait froid. Avec ses six cents guldens de pension Oskarowicz ne pouvait pas se loger mieux, et encore lui fallait-il payer ses dettes d'étudiant. Heureux encore d'avoir obtenu par protection la place qu'il occupait actuellement ! Ah ! le dos lui en faisait encore mal ! Il était allé voir l'Excellence de passage, après avoir noirci à l'encre les fils blanchis de sa redingote et fait reluire lui-même ses chaussures. Mais ces malencontreuses

bottes étaient demeurées si laides, que les laquais dans l'antichambre les avaient longuement regardées.

Cette place d'ingénieur aux mines de Wieliczka devait rapporter monts et merveilles, à ce qu'assuraient du moins sa mère et Mlle Sophie sa promise. Sa promise ou sa prétendue plutôt, car sait-on entre pauvres gens si l'on s'appartiendra jamais ? Brr... Oskarowicz sent le froid lui mordre l'âme et le corps. Il est seul en ce monde, sans personne, sans rien. — Sa mère vit là-bas, avec une petite rente de son défunt mari. Et pourvu qu'elle soit à proximité d'une église, qu'elle ait son café le dimanche soir, elle n'en demande pas davantage. — Sophie ? Ah ! c'est une plaisanterie

que de penser seulement se consoler avec Sophie ! Mlle Sophie est une jeune personne commune, lisant des romans et fréquentant sans grand zèle l'école normale de jeunes filles. Elle regarde tranquillement la vie et les gens, bien résolue à ne jamais penser autrement que tout le monde. Comprendrait-elle jamais ce dont souffre Oskarowicz ? Ainsi, tenez, par exemple, Sophie vous dira, du plus grand sang-froid, qu'elle ne croit à rien.

Bien des fois au retour d'une promenade, le dimanche, au parc Jordan, Oskarowicz s'est senti une subite envie de pleurer. La lune brillait cependant comme elle brille tout exprès pour les amants romantiques. Sophie avait

passé la main sous son bras et il sentait l'impatience de son corps désireux d'une muette caresse. Eh bien non, il ne pouvait pas. Il n'avait même pas le courage de serrer les doigts nus de la jeune fille. Non que le sang ne bouillonnât en lui, et que Sophie ne dît rien à ses sens avec sa taille ronde et ses yeux noirs. Mais c'était autre chose. Une angoisse sans fin l'oppressait, devant le gouffre désert qui se creusait soudain devant lui.

Il ne croyait à rien.

Déjà dans son orgueil de gamin ignorant il s'était dit : Bah ! après nous les vers.

Et voilà que le doute même de son doute l'avait pris.

Il trouvait cela très poétique, ce

frisson d'épouvante en face du néant de la vie, ce lugubre et fugitif séjour dans l'antichambre de l'éternité, devant cette porte du temple qui dérobe à nos yeux des mystères de Beauté.

Il disait : Après nous les vers, avec une moue de défi et un clignement d'œil entendu. Il disait cela comme les autres, fumant des cigarettes et sonnant du talon, mais une voix implacable répétait au fond de lui : « Non, les vers, ce n'est pas une fin, cela ne peut pas être une fin. »

Plus tard, quand il fut devenu grand et que les cigares ne lui firent plus mal au cœur, il essaya d'éluder la question.—Qu'est-ce que cela me fait, se disait-il, arrivera ce qui voudra.

Mais la voix de l'enfance, lointaine et obstinée, s'élevait en lui. Non, non, si nous ne devons vivre que cette vie, à quoi bon tant se donner de peine ? A quoi bon le souci de manger, de boire, de se vêtir ? A quoi bon, sous prétexte d'art, singer la nature et rimer des mensonges...

Alors quoi ? en finir tout de suite ? se tuer ?

Oskarowicz n'a pas ce décisif courage. Il continue de vivre, il s'occupe de sa place, va le dimanche au parc Jordan, regarde aux devantures des libraires les titres tentants des nouveautés, se commande à crédit un veston à l'anglaise, puis recommence à se débattre avec l'éternelle question qui le harcèle comme un fantôme.

Sa mère inquiète de son état lui conseille d'aller voir le médecin. Oskarowicz y va pour qu'on lui laisse la paix, pour ne plus être agacé par les rabâcheries de la bonne dame. Le médecin, spécialiste des maladies nerveuses, le reçoit distrait et absorbé au milieu de ses machines électriques. Des portières à 15 k. 50 étouffent les accords d'un piano qui du fond de l'appartement soupire : « Je connais la fillette... — Le docteur est marié depuis peu.

Oskarowicz est entré avec l'intention de tout confesser. Qui sait, peut-être n'est-ce là qu'une maladie, qu'une affection nerveuse ? Pourquoi tant d'autres vident-ils si tranquillement des bocks chez Hawelka ? Leur âme à

ceux-là ne sanglotte pas devant le comptoir, elle ne se tord pas comme la sienne, affolée.

Mais après quelques mots échangés, Oskarowicz comprend que tout est inutile. Ce jeune homme aux moustaches conquérantes n'a rien de commun avec lui. Il commence par rire en lui-même.

C'était pourtant une bonne idée de venir avouer à un médecin la cause de sa mélancolie ; même de lui dire en face : « Tout cela est bel et bon ; mais que deviendrai-je après ma mort ? — Pourquoi pas ? Les médecins en entendent bien d'autres. Les maladies nerveuses ne sont que des formes inoffensives de folies. Oskarowicz se sent froid dans le dos.

Fou? Il serait fou? Mais non, le docteur a trouvé la formule, et d'un air pontifical : « Vous êtes un type de neurasthénique », dit-il.

Oui, oui, c'est cela, c'est de la neurasthénie, cette inquiétude de l'au delà, cette soif de savoir ce que je fais ici, dans quel but précis j'occupe sur la terre une si petite place, et pourquoi j'en occuperai dessous une plus petite encore. Neurasthénie.

Aussi donc, de l'eau froide, beaucoup d'eau froide, des douches, des linges mouillés, surtout des douches, et on a le mot du mystère. Puis des promenades, il n'y a rien de tel que des promenades ; autour des Plantations, deux fois, trois fois, comme les chevaux dans les cirques. On peut

chemin faisant compter les bancs ou les pas.

Alors on ne pense plus à la mort. On revient à ce monde petit à petit, et voilà un homme frais et dispos.

Oskarowicz paye la consultation, sort, et, sur le trottoir, sème les morceaux de l'ordonnance du docteur.

Non, les linges mouillés ne le guériront pas, ni les douches, ni même Sophie.

Car Sophie porte en elle la résignation du veau destiné à l'abattoir. La mort ? Eh bien quoi ? Voilà longtemps qu'au lycée, ces demoiselles et messieurs leurs frères ont décidé la question. Après nous, le néant. Pas même le Nirvana. Les vers, la pourriture. Et Sophie dit cela d'un ton

convaincu. Et cette pensée ne la tourmente pas, ne trouble point son sommeil, de l'empêche pas de s'occuper de l'avenir et d'aimer la vie. Elle sait qu'il n'y aura rien après elle, et pourtant elle aime la toilette, elle mange avec appétit, elle souhaite une maison, un mari, des enfants.

Folie, folie. Car enfin s'il n'y a rien après, pourquoi se donner tant de peine? Et c'est pourquoi Oskarowicz veut partir, ne supportant plus de voir ces gens orner avec tant de tracas la salle d'attente qu'ils laisseront si vite, et mettre tant de complaisance à se faire une petite place commode d'où la mort, demain peut-être, les délogera sans rémission.

Il a préféré être seul. Il l'est.

*
* *

C'est l'heure de descendre au puits. Allons ! Oskarowicz enfonce sa casquette et met son revolver dans sa poitrine. Il faut bien prendre garde avec les mineurs : qui sait ce qui peut se passer dans ces souterrains noirs, dans ces tombes suintantes de sel ? Que de fois derrière un roc ou une poutre, une main vengeresse et criminelle guette le passage de l'ingénieur qui la veille a dû sévir pour une imprudence ou une négligence ! C'est un métier de dompteur de chiens qu'a pris là Oskarowicz. Un moment de faiblesse et l'on est perdu, si l'on ne

parle continuellement à cette meute de gens mal payés, d'une voix dure de commandement. Autrement c'est la mort, c'est le tombeau, tombe profonde de sel.

Oskarowicz sourit ironiquement. Tant mieux ! le sel conserve, les vers n'y mordront pas. Il sort de chez lui et ferme la porte.

Nuit complète encore. Une tempête de pluie hurle au-dessus de sa tête. Le pays désert ruisselle. Au fond, dans la brume, clignottent des lanternes qui semblent voltiger comme des lucioles jaunes.

Oskarowicz marche droit devant lui, dans la boue, indifférent.

Les fenêtres de quelques maisons s'éclairent. On dirait qu'une ville

muette de hiboux et de chauves-souris s'éveille là confusément. De tous les coins, des groupes d'ombres surgissent et s'avancent lourdes et lentes comme des chevaux de trait.

Oskarowicz entre dans le restaurant où l'on prépare le samovar. Le plancher n'est qu'un bourbier. Des nappes rouges couvrent les tables. De monstrueux chromos pendent au mur, représentant l'archiduc Rodolphe en mandur bleu et l'archiduchesse en robe verte.

Oskarowicz s'assied et boit le thé dans un gros verre bleu. Devant lui se trouve le numéro déchiré de « la Reforma » de la veille. Il étend la main, puis repousse le journal.

Qu'est-ce que cela peut lui faire ce

qui se passe sur la terre ? Sa ville à lui n'est-elle pas toute dessous ? Voilà pourtant... Il sera déjà fait aux humides ténèbres de la tombe. Horreur ! Il paie son thé et se dirige vers le puits.

Quand il entre dans la salle, un murmure de voix le salue : « Dieu vous bénisse ». Il répond par un grognement et se défait de son manteau.

Une fois sur la plate-forme de la cage, il se sent pris d'une subite détresse. Encore dans ce puits, dans cet abîme sans lumière et sans sourire. Rien. Autour de lui, sur la plate-forme, les mineurs se serrent. Des piocheurs, des charroyeurs, tous pêle-mêle, vêtus des mêmes haillons

pourris de sel, le teint terreux, les yeux éteints, ils regardent les noires parois, le long desquelles la cage glisse et s'enfonce.

Oskarowicz, lui, les regarde avec envie. Quelle inexplicable résignation ces hommes-là portent en eux ! Ce vieux surtout, au large dos cassé. Sa lampe qu'il porte suspendue à sa veste, éclaire le bas de son visage et promène comme un sourire sur ses lèvres flétries. Il tient à la main un panier dans lequel on peut voir un morceau de pain, un petit pot et un long objet enveloppé dans un papier sale.

La plate-forme de la cage est étroite. Les mineurs s'y tiennent serrés comme du bétail. Un air tiède,

sépulcral les enveloppe peu à peu. Quelques-uns toussent, d'autres causent entre eux.

Oskarowicz, près du bord, regarde la paroi sombre entrecoupée de madriers, qui semble glisser en haut et que balaye un instant la lueur mourante des lampes. Et soudain il sent un serrement de coeur, comme si quelque chose en lui s'arrachait à ces ténèbres et remontait là-haut au grand jour. Il porte la main à son front. Dans son geste il heurte son voisin. — Pardon, Monsieur l'ingénieur — fait humblement l'ouvrier. Oskarowicz se retourne. Il a un moment sur les lèvres un : « C'est moi qui vous demande pardon ». Mais il se souvient qu'avec eux il

faut au risque de la vie agir comme avec des chiens. Il se tait, mais malgré lui tourne les yeux vers le vieux mineur.

Son visage est comme mangé de sel. Par endroits des lignes verdâtres tailladent le front et les joues. Un long cou, gonflé de grosses veines. Des mains recourbées en crochet comme des serres pour gratter la terre, des mains étonnantes qui sont toute l'histoire de cette vie. Voilà dix ans qu'elles se tordent, elles que Dieu a faites droites, étendues vers la vie, dix ans qu'elles prennent ainsi l'inerte pli que prennent dans les étroits cercueils les mains pour toujours froides et convulsées des morts.

Dix ans ! Et, fixant le visage de cet homme, Oskarowicz stupéfait n'y voit ni amertume ni désespoir. Lui qui depuis quelques mois seulement descend dans cette mine, a déjà autour de la bouche deux rides profondes de tristesse, et cette loque pourrie d'humidité, cette face rongée, ce corps meurtri, sourit bénévolement à la clarté de sa lampe.

Qu'est-ce donc qui le soutient ? Sa femme ? Ses enfants ? Non. Oscarowicz connaît la vie des mineurs de Wieliczka. Misère, blasphème, ivrognerie, désordre. Alors quoi ?

La cage s'arrête en grinçant. Oskarowicz sort le premier, et traversant la salle d'attente, se jette dans le labyrinthe de couloirs, comme il s'y jette

chaque jour avec l'impression de quelqu'un qu'on pousse à l'eau. Il ne descend pas aux étages inférieurs, mais inspecte les travaux de soutènement de quelques chambres qui menacent de s'affaisser.

Les mineurs se répandent dans toutes les directions. Leurs lanternes brillent çà et là dans l'abîme et s'effacent dans le brouillard. Oskarowicz marche sur un trottoir de planches glissantes. Ce brouillard le noie de détresse. « La tombe, la tombe », dit-il hors de lui.

Quelqu'un marche par derrière, à pas de loup. Oskarowicz instinctivement met la main à son revolver puis il le lâche. — A quoi bon ? Qu'il me tue donc. La mort plutôt qu'une telle

Le mineur est dans la chapelle. Sa pauvre tête grise prend au reflet des lampes un nimbe mystérieux. Une candeur céleste rayonne sur son front et une force sereine se dégage de ses traits.

Oskarowicz s'est approché et, caché derrière une colonne, il observe le vieillard agenouillé. Celui-ci prie les yeux en haut, puis, se baissant à terre, il tire de son panier l'objet enveloppé ; le déplie, et découvre un petit cierge de quelques hellers. Il s'approche, priant toujours, du candélabre de cuivre et allume son cierge au cercle déjà embrasé au pied de la croix de sel qui scintille. Puis il se recule pour voir l'effet, et reste dans le ravissement.

Un silence plus saint règne là, un recueillement plus solennel que dans les cathédrales superbes aux flèches lancées en plein ciel. Ces humbles flammes brûlent de tout l'amour des humbles et leur hymne silencieux vaut celles qui résonnent aux voûtes de la Sixtine.

Oskarowicz ressent une étrange impression. Quelque chose de lointain se réveille en lui. La Croix est là, la Croix commencement et fin de tout, la Croix nimbée de la mystique couronne des âmes humbles, grandes par leur humilité et leur foi.

L'ouvrier aperçoit l'ingénieur. Il s'incline de nouveau, prêt à sortir. Mais Oskarowicz presque inconsciemment lui dit le premier :— « Dieu

vous bénisse ! » Il ne reconnaît pas sa propre voix, tant elle sonne douce et profonde. — « Dieu vous bénisse, Monsieur l'ingénieur », répond aussitôt l'ouvrier, — puis comme par manière d'excuse — « Je me suis absenté un moment du travail, mais j'y retourne, je voulais seulement allumer ce cierge à la gloire de Dieu... mais j'y retourne, Monsieur l'ingénieur. »

Il sort sans se presser, regardant son cierge avec délectation.

« C'est si beau, Monsieur l'ingénieur, continue-t-il d'un ton confidentiel de brave homme, quand nous pouvons, nous pauvres gens, allumer un cierge à la gloire de Dieu. Dieu est notre seule joie dans notre dur labeur. Maintenant que ce cierge brûle à la

gloire de votre nom, Seigneur Jésus, me voilà content pour toute ma journée. »

Il se signe, et les yeux fixés sur la croix luisante de sel il ajoute : « Que votre nom soit sanctifié. » Puis il part et ses pas résonnent sur le trottoir de planches.

Appuyé à la colonne, Oskarowicz immobile regarde ces flammes, au pied de la croix, se consumer comme le cœur des fidèles, et l'écho des voûtes de la mine semble encore répéter.

— Que votre nom soit sanctifié.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

Que votre règne arrive.

LDA revint de Paris chez ses parents le Samedi-Saint. Elle revenait juste pour les fêtes de son pays qu'elle n'avait pas vu depuis sept ans. Elle était partie toute jeune, résolue, mais la tête vide, moins désireuse de science que de liberté. Et pourtant

cette jeune fille n'était pas mal chez elle.

Son père, sociétaire d'une petite fabrique aux revenus satisfaisants, entretenait sa maison sur un pied de confort, même de luxe.

Eda était la cadette. Elle avait deux sœurs avant elle. La première était mariée à un pharmacien aisé, la seconde, Mizia, usait les robes de son aînée et attendait un pharmacien. Eda ne venait qu'ensuite, et ce n'était qu'après Mizia qu'elle ferait son entrée dans le monde.

Le soir, quand les bouts de bougie que la mère leur donnait pour qu'elles ne lussent point de romans, fondaient dans les chandeliers, la jeune fille se sentait prise d'un insupportable ennui.

Cette ville de fabriques, noire de fumée et rouge de fournaises la pressait comme les barreaux d'une cage. Elle sentait autour d'elle quelque chose d'injuste, de contraire à ses instincts mais que son manque de culture l'empêchait de préciser. Elle sentait le sourd malaise d'une personne qui se trouve en fausse situation et elle ne rêvait que de s'arracher à ce compromis et à cette incertitude.

Sa sœur Mizia qui la voyait chaque soir appuyée silencieuse au balcon, lui demandait : « Que fais-tu là ? Il fait noir. On n'y voit plus. » — Eda ne répondait rien, et restait les sourcils froncés, les yeux perdus dans le vague. Ce qui se passait dans cette

ville semblait l'hypnotiser, la river sur place, épouvantée.

Et Mizia, tout en papillottes pour la soirée du lendemain, la tirait par derrière en se frottant les yeux : « Mais viens donc, qu'est-ce que tu regardes ? »

Eda regarde maintenant le paisible intérieur, et ses parents dans leur fauteuils, assoupis et digérant les mains croisées à la napoléon. Dans la salle à manger les domestiques desservent. La lampe du salon brille doucement. Et à côté de son père, fumant un bon cigare, Monsieur l'Associé, puissant, solennel, parlant vite et beaucoup.

Sa femme, blondine frisottée, est près de lui plongée aussi dans une

douce contemplation. Un air de prospérité, de bonnes affaires semble s'exhaler de ce salon.

Les yeux d'Eda plongent de nouveau vers les fenêtres éclairées des fabriques. Des groupes sombres d'ouvriers se hâtent vers le travail du soir. Leurs lourdes bottes frappent le bitume ; ils apparaissent dans les lumières, le dos cassé comme des infirmes.

Mizia voit bien qu'elle n'aura pas de réponse : « Es-tu bête, ma pauvre Eda », fait-elle en haussant les épaules. Puis elle sort et ferme la porte.

Eda se sent aux confins de deux mondes. Ceux d'en bas, obscurs, elle ne les atteindra jamais. Ceux-ci, rayonnants et repus, ne sont pas

plus de son monde; bien qu'elle ait vu le jour au milieu d'eux, ils sont étrangers à son âme.

Et l'âme de la pauvre Eda se déchire. C'est en bas qu'elle pencherait plutôt. On dit pourtant à table ici que ce n'est qu'un tas de voleurs et de bandits, avec des couteaux dans leurs bottes. Jamais contents et ne voulant rien faire.

« Quelle croix, Seigneur ! » dit le père en soupirant. — Puis il ajoute après une gorgée de thé : « On n'est pas même sûr de sa vie ! » — La mère alors s'arrache au samovar et les mains jointes, épouvantée : « Stéfane ! qu'est-ce que tu dis là ? » Mais le père se redresse et avec un hochement de tête : « — Non, non, je dis bien, on

n'est pas sûr de sa vie. » — Alors la mère suppliante : « Vends la fabrique, achète une maison. » — « Pas encore, il faut avoir mis un peu plus de côté. » — La mère tousse, terrifiée, l'arrêtant d'un geste : « On pourrait entendre ! » Qu'a-t-on besoin de savoir qu'ils mettent de côté ? Alors sans rime ni raison, Eda demande : « Et dites donc, Papa, les ouvriers, eux, mettent-ils de côté ? » — Silence ; puis tout à coup la mère hausse les épaules : « Grand Dieu, que cette Eda est sotte ! »

⁂

Il est donc entendu qu'Eda n'est qu'une sotte.

Aussi, dès qu'elle a déclaré qu'elle va s'en aller dans le monde et devenir quelqu'un, — (qui ? elle ne sait pas au juste, mais.. Quelqu'un!) Mizia se met à rire de telle sorte qu'on croit qu'elle va se trouver mal. Mais Eda la regarde et Mizia cesse de rire, tant il y a d'ironie dans ce regard d'Eda, de méprisante pitié. Mizia cesse de rire, puis dans un mouvement de dépit, — Folle ! — dit-elle avec hauteur.

Alors Eda se tourne vers son père, obstinée, suppliante ; elle explique comment deux demoiselles de Tomaszow et de Lodz sont parties faire leurs études et vont être reçues docteurs. Elle s'étend sur les avantages qu'on peut tirer de cette situation, elle s'échauffe, récite, dirait-on, mais n'avance

rien, après tout, que de logique et de pratique. Le père, qui, bien qu'il s'en défende, a du sang allemand dans les veines, se laisse prendre à ces idées-là. Eda l'enveloppe, le domine. Ah! qu'il lui tarde de quitter ce Lodz au travers duquel elle marche comme en rêve. Le soir seulement sur le balcon, elle vit, et ses joues s'enflamment. Elle fixe obstinément l'éternel rougeoiment des fabriques, la fumée criblée d'étincelles et les masses noires des hommes courbés. Son âme se serre et elle se demande : Est-ce comme cela partout ?

Personne ne lui répond. Elle est seule, dominant de haut l'asphalte boueux de la rue. Au-dessus d'elle le ciel scintille. Elle se tient toute droite,

très grave malgré son chignon de petite fille, sous ce dais d'étoiles : Est-ce comme cela partout ? — Et le front plissé elle se répète — : « J'irai voir, je m'assurerai. »

*
* *

Après des années, Eda revient à Lodz retrouver son père, sa mère, la fabrique. Elle revient « docteur en médecine » et s'est organisé un cabinet de consultation, et une clientèle de patients. Un humble cabinet au quatrième étage d'un quartier ouvrier. Une clientèle composée de commissionnaires, de revendeuses, pauvres gens qu'effraient l'hôpital et les consultations trop chères.

Et pourtant Eda revient précédée par la renommée. Voilà un certain temps déjà qu'elle ne reçoit rien de ses parents, ce qui leur en impose beaucoup. Elle s'habille à la mode, quoique modestement, un chignon grave sur la nuque. Elle est pleine de son importance, parle à mi-voix et réfléchit souvent.

Ses sœurs l'observent avec curiosité.

Mizia a rencontré un avocat en renom, et elle occupe une situation importante à Zakopane, où elle va passer tous les étés.

Elle s'est acheté un *face à main* qui fait ses délices ; c'est à travers ce *face à main* qu'elle examine Eda. Sur la table qui les sépare brûle l'honnête

lampe de famille. C'est le Samedi-Saint. La mère depuis quelques jours ne sort plus de sa cuisine. Les fêtes s'annoncent magnifiques. Eda est assise songeuse, regardant les serviettes de couleur. Elle a, avec sa bouche plissée, l'air de quelqu'un qui a beaucoup pensé. Mizia poudrée, en blouse bleue claire, s'amuse avec sa chaîne de montre.

— Eh bien, que dis-tu de Paris ? fait-elle en rompant le silence.

— Que veux-tu que j'en dise ? répond Eda levant sur elle ses yeux fatigués.

Mizia hausse les épaules. Quand elle revient, elle, de Zakopane, elle en a pour des semaines à raconter. Mais cette Eda, toujours la même. Avec

quel plaisir elle lui dirait comme autrefois : Folle ! Mais est-ce possible ? Une doctoresse ! Le père lui-même hoche la tête d'un air déférent. Qu'on pense ce que l'on voudra, mais le dire ! Mizia s'éloigne de la table, mauvaise, irritée — : Je m'en vais.

Il est dix heures, il fait nuit noire. Mizia ne veut pas s'en aller seule. Elle se tourne vers la cuisine où s'élaborent les mystérieuses réjouissances du lendemain.

— Personne ne peut m'accompagner ?

Dans la cuisine tout est sens dessus-dessous. Le domestique court après le sucre, le gâte-sauce après le pavot, la servante dresse les pièces montées, la cuisinière disparaît dans

son poêle. Un relent chaud de friture et de rôtis enveloppe Eda qui recule de dégoût. Voilà des années qu'elle vit d'un bifteck de cheval, hâtivement grillé sur un poêle à gaz ; elle a oublié le goût des babas podoliens, elle a oublié surtout qu'on pût faire tant de bruit et prendre tant de peine pour se remplir le ventre.

— Personne ne peut m'accompagner ? répète Mizia, jetant autour du cou son boa fleurant la verveine. Au seuil de la salle à manger la mère paraît rouge, harassée. — Réussi ! dit-elle triomphalement.

Elle porte avec vénération un baba superbement doré. Il n'est pas encore monté de sucreries, mais, tout simple qu'il est, il a une si jolie forme.

La mère marche vers Eda pour laquelle elle professe un spécial respect : « Pour Mademoiselle la Doctoresse », dit-elle en posant le baba avec un sourire où tient tout son orgueil récompensé et toute la fatigue de ses jambes.

Mizia regarde avec son face à main. — Oh ! mais parfait ! — approuve-t-elle, intéressée, comme toute femme peut l'être par un gâteau de fête. — Elle dit « parfait », parce qu'elle l'entend dire à MM. les peintres à Zakopane. Elle a commandé dans une confiserie un gâteau, mais pas un gâteau de ménage, celui-là.

La mère soupire, désapprouvant. — Ah ! ces ménagères d'aujourd'hui, qui ne veulent plus des traditions ! —

— Un gros chagrin se peint sur son

front : aucune de ses filles ne la comprend. Cette Eda moins que les autres. Que fait-elle là penchée, soucieuse, ne jetant pas même un coup-d'œil sur le gâteau de sa mère ?

Mais Mizia veut partir à toute force. Elle s'ennuie et s'énerve en compagnie d'Eda. « Je vous en prie, Maman, donnez-moi quelqu'un pour m'accompagner jusqu'à la voiture. Je ne peux pas aller seule au milieu de ces brigands. »

Eda lève la tête. « Comment ces brigands, fait-elle, cela n'a donc pas changé ici ?

— Changé ! répond Mizia aigrement, en pire, oui ; ils tuent, ils volent, on n'est plus en sûreté dans les rues.

Mais la mère, soucieuse : « Qui

peut te reconduire ? Tous sont occupés. La Kaprus peut-être... »

Qui cela la Kaprus ? — La porteuse d'eau, elle va... — Oui, pour qu'elle m'assassine ! » dit Mizia, piquant son épingle à son chapeau.

Mais la mère déjà tournée vers la cuisine : « Kapruscowa, venez reconduire Mademoiselle. »

Et elle disparaît en même temps qu'à la porte, traînant sans bruit ses souliers qu'on dirait sans semelles, la Kaprus apparaît.

*
* *

Debout contre la muraille qu'elle touche à peine de ses haillons, elle fait l'effet d'un cadavre enveloppé

d'un linceul en loques. Sa face terreuse, sans yeux, sans bouche, est entourée d'un linge décoloré. Une mèche de cheveux gris tombe seulement du front et rappelle que dans ces chiffons il y a un corps de femme.

« Qu'elle attende, je reviens », dit Mizia tournant le dos pour aller chercher ses gants dans le salon — puis voyant que la Kaprus se dirige vers la cuisine : « Non, non, par devant l'escalier de service est trop raide. » — Eda et la Kaprus restent seules.

Un air frais mais déjà printanier souffle de la fenêtre à balcon. La jaquette de la doctoresse dégage un parfum de lavande, tandis que des vêtements de la porteuse d'eau sort une odeur de tombe humide.

Eda lève les yeux et la regarde, Elle ne l'interroge pas, elle sait tout. Elle lit couramment dans ce livre de misère, elle entend ce silence plus accusateur que les plaintes.

Quelle autre pensée y a-t-il dans ce crâne décharné, que de se repaître une bonne fois ? Peut-être autrefois l'amour d'un mari, d'un enfant animait-il, motivait-il cette vie.

Maintenant plus rien que la faim brutale, plus rien que la vie de la bête. Devant une pareille vérité Eda se sent triste à crier et presque étouffée de honte.

Le regard éteint de la vieille femme croise celui de la doctoresse et tombe encore une fois de plus sur la table. Eda fait un geste instinctif, maternel :

« Prenez ce gâteau », dit-elle la voix tremblante. La servante ne comprend pas, — « Prenez ce gâteau, je vous prie », répète Eda. — Alors comme un corbeau s'abat sur une charogne, la main noire se saisit du baba encore chaud. Il y a dans ce mouvement une si tragique hideur, un tel manque d'âme, que la tristesse d'Eda se change en désespoir... « Ne me remerciez pas », dit-elle à la servante qui lui embrasse les pieds. Et les yeux troubles, elle suit sa sœur qui sort et la vieille femme qui porte son gâteau comme si elle venait de voler.

*
* *

Le lendemain, à cette même heure, Eda est assise dans la salle à manger.

En face d'elle, séparée par la table où brûle la lampe, Mizia s'amuse avec sa chaîne. Elle a fait un saut jusqu'ici pour savoir à quelle heure il y aura le plus de monde. Elle ne parle pas à sa sœur, qui, du reste, malgré son diplôme, ne l'intéresse pas du tout. Par la porte entr'ouverte de la cuisine arrive un bruit de voix confus. Le travail bat son plein. La table est déjà chargée de quoi rassasier une horde de Huns et les plats arrivent toujours, « Voilà longtemps qu'on fête ainsi chez nous la résurrection du Seigneur », dit la mère tombant de fatigue.

Le père est absent. La paye à la fabrique doit être tumultueuse. On sait que ces gens, au temps des fêtes, se prennent toujours de querelle. Sait-

core en main un morceau de gâteau sanglant, pour lequel une lutte horrible semble s'être livrée autour d'elle. »

Un grand silence suit cette lecture. « Bien mal acquis ne profite pas », dit enfin la mère et elle s'en va à la cuisine où l'on retire le cochon de lait du four.

*
* *

Eda pâlit, le cœur serré : « Ah ! la malheureuse ! »

Ainsi l'on s'assassinait pour un morceau de gâteau! Quand donc se lèvera le jour de la Justice ? Elle quitte lentement sa place et sort sur le balcon. Elle s'y tient comme autrefois, les mains sur la rampe, les yeux au loin.

Les fenêtres des fabriques s'éclairent, quelques-unes seulement s'arrêtent à cause des fêtes.

En bas des groupes d'ouvriers reviennent du travail sans se presser. On sent que rien ne les appelle chez eux. Un voile de tristesse semble envelopper la ville. Dans les plis sombres de la nuit on dirait que des complots se trament. Jamais le matin des Saintes Fêtes ne luira sur ce monde de malédiction et de haine.

Et l'âme d'Eda sanglotte, pleine du malheur humain, et les fines subtilités de l'art ne peuvent rien pour la consoler. Son âme sanglotte, appelant la lumière, les chaudes clartés d'un matin qui se lèverait pour tous les hommes.

Les cloches sonnent, d'une église lointaine; elles sonnent la résurrection de cette tombe éternelle qu'est la terre, leur carillon monte aux étoiles.

Il est ressuscité celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Il n'est pas de ce monde où tant de gens ont faim et pleurent sans espérance; où le cadavre sanglant de la vieille malheureuse refroidit serrant son morceau de pain.

Un autre royaume doit venir de ces transparentes étoiles, Royaume de la justice grande et une. Et les yeux d'Eda se lèvent et ses lèvres murmurent :

Que votre Règne arrive!

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AU CIEL.

Que votre volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.

M ICHALIK marche vite, il se hâte parce que l'heure s'avance et qu'il fait déjà sombre. Les rues glissantes sont pleines de monde : la nuit de Noël commence.

On fait ses emplettes en courant, pressé de rentrer à la maison. Çà et là les magasins se ferment, éteignant les

bandes de lumière qu'ils couchent en travers des trottoirs. Les gamins sur le Rynek allument pour s'amuser des bougies dans des transparents de couleur, dont les lueurs rouges et bleues voltigent sur le fond vert des sapins. Des tours de Panna-Maria la fanfare jette sur la foule comme un voile de notes d'argent. Michalik passant devant l'église enlève pieusement sa casquette.

C'est un grand brun, solide, aux yeux volontaires et intelligents. Ouvrier accompli, conscient de son mérite, d'une saine et utile culture, d'une laboriosité de fer, gagnant déjà largement dans l'atelier de menuiserie où il travaille encore au compte des autres, il marche dans la vie, vers un

but assuré, du même pas tranquille dont il fend cette foule.

Il entre dans un magasin, où il prend quelques bougies et se fait mélanger des noix, des pommes, des figues et quelques sucreries pour orner l'arbre de Noël.

Quand il sort, le bruit de la rue s'est déjà apaisé. Les gens rentrent chez eux ; un silence solennel commence à tomber sur la ville. Un halo de brouillard nimbe les reverbères. Les portes de la Halle au drap se ferment avec bruit. Des marchandes attardées plient leurs tentes et éteignent leurs lampes.

Michalik se dirige vers la rue Krupnicza. Il traverse les Plantations, dont les pelouses dorment sous la neige, et les statues sous leurs gué-

rites de planches. Il ralentit le pas, attristé et soucieux. Que va-t-il trouver chez lui ? Il revoit devant ses yeux la Noël de l'an passé et son cœur se serre à ce souvenir. Ah ! que cela ne recommence pas, il n'en demande pas davantage.

Mais le voilà devant chez lui, devant la maison à un étage dont il occupe le rez-de-chaussée, et il reçoit un tel coup qu'il en perd la respiration, et que le paquet qu'il porte manque lui échapper des mains. La maison est muette, sombre, sans une lumière. Sous les fenêtres contre le mur, deux petites ombres noires, pelotonnées, semblent attendre.

Jésus! soupire Michalik, pressant le pas. Les petites ombres accourent

vers lui. C'est une toute petite fille dans une pèlerine peu chaude, un mouchoir sur la tête ; et un petit garçon plus grand, d'un peu plus de cinq ans, avec un grand paletot grenat et de hauts brodequins boutonnés. Le petit garçon tire par la main la petite fille qui peut à peine le suivre. Il agite une clef de loin. « Papa, papa, voilà la clef ! » Michalik est près des enfants ; la petite fille l'a saisi par les jambes et se balance, levant son petit nez rose vers lui :

— Papa, la clef.

— Mais votre maman ?

— Maman est allée chez la tante, et elle fait dire à papa qu'il prépare la veillée lui-même, parce qu'elle sera chez la tante, elle.

Et le petit garçon dit cela en sautillant et chaque mot enfonce un poignard dans le cœur de Michalik.

— Voilà longtemps qu'elle est partie ? dit-il d'une voix étranglée.

— Oh ! oui, il faisait encore clair, — puis, apercevant le paquet que tient son père : — « O papa, c'est pour nous ? » — « Pour vous, oui. » — « Donnez ». — « Plus tard, allons chercher maman. »

Il les prend par la main et tous trois s'enfoncent dans les ruelles sombres du faubourg. Ils marchent lentement à cause du verglas et parce que la fillette avec ses petites jambes s'entrave à chaque pas dans son manteau trop long.

Enfin Michalik donnant le paquet

au petit garçon, la prend dans ses bras, et hâte sa marche, mais du pas mal assuré de quelqu'un qui prévoit que rien de bon ne l'attend.

*
* *

Ils sont enfin arrivés à la ligne du chemin de fer près de laquelle s'élève une file de maisons neuves. Michalik se dirige vers un portail sombre. Ils le passent et se trouvent dans une cour étroite couverte de neige et déserte. Le rez-de-chaussée est éclairé, de grandes fenêtres sans rideau montrent l'intérieur d'une cuisine et d'une vaste chambre à vieux meubles. Quelques femmes, dans la cuisine, travaillent. La lueur, seule, du foyer des-

sine fortement leurs contours. Dans la chambre, une table à nappe rouge, et sur cette table un gâteau de Noël et quelques bouteilles d'eau-de-vie. Une petite lampe à chapeau de papier fait un cercle clair autour d'elle, et sous ce cercle on aperçoit le chignon penché d'une femme dormant au bord de la table. La femme a de jolis cheveux, un cou jeune, une taille rose et une jupe bleue. Michalik s'approche de la vitre et regarde, les yeux noyés de larmes. La petite fille étend la main et souriante balbutie : Maman.

La femme a-t-elle entendu quelque chose à la fenêtre ? toujours est-il qu'elle s'éveille et promène sur les vitres ses yeux absents, lourds de sommeil. Puis sa tête retombe du

coup et elle reste immobile comme une statue de bois.

Michalik rassemble ses forces et franchissant la porte, entre dans la cuisine. Les femmes qui s'y trouvent lèvent la tête au bruit. Un trouble douloureux se peint sur leurs visages rouges, mais une d'elles, âgée déjà, grande, la figure longue, les cheveux rares et d'étranges yeux verts s'avance à la rencontre de Michalik. — Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle. — Josia est là ? — Mais oui. — Je viens la chercher. — Prenez-la. — Puis la femme tournant le dos hausse les épaules avec mépris.

Michalik incertain hésite ; les enfants se serrent contre lui, impatients ; il se sent observé par des yeux mal-

veillants, il perd contenance : « Que la tante lui dise donc », murmure-t-il avec effort, « que je suis ici avec les enfants.

— Eh ! dites-le vous-même », crie la tante insolemment, sans même se retourner. Michalik s'achemine vers la chambre qu'il ouvre.

— Josia, crie-t-il du seuil, rentre à la maison. — La femme endormie ne bouge pas. Le petit garçon quitte les mains de son père et s'élance vers elle, mais il revient bien vite l'air effrayé. Derrière Michalik la tante et ses amies triomphent. Michalik exaspéré s'avance vers la femme et la secoue par le bras.

— « Josia, crains-tu Dieu ? Rentre. C'est la Noël. Il faut pourtant la cé-

lébrer comme les autres, en chrétiens. Viens, ce n'est pas là ta maison. »

La femme lève lentement la tête. Ses grands yeux sombres s'arrêtent sur son mari et ses enfants. Dans ces yeux flotte la chaude vapeur d'ivresse qui enveloppe l'appartement. — Ce n'est pas ta maison, répète Michalik avec désespoir en lui saisissant la main. — Mais elle s'arrache brusquement et ses ongles l'égratignent. « C'est ma maison » — balbutie-t-elle, la tête de nouveau sur la table. Michalik tourne le dos, et rentre dans la cuisine entraînant le petit garçon. «Ma tante», dit-il à la grande femme, la voix tremblante et les yeux pleins de larmes, « je ne m'attendais pas à cela de vous, pour ces fêtes ».

La tante devient plus rouge encore. « Mais voyez-vous », crie-t-elle, brandissant son rouleau, « c'est moi qui ai fait cela ! C'est moi qui ai fait venir ici Josia, moi ? Mais elle y vient à chaque instant, disant qu'elle n'y tient plus chez elle ! Et c'est ma faute si ta maison est pour ta femme un enfer !

La figure de Michalik s'assombrit — Un enfer, répète-t-il, un enfer ! Mais ce pourrait être le paradis chez nous. Je travaille, il y a de l'argent. J'ai meublé la maison, elle a des habits, des enfants. Je ne bois pas, je me conduis bien avec elle, que veut-elle de plus ?

Ah ! interrompt la tante avec un ricanement, il se conduit bien avec elle,

Mais pas plus tard que ce matin que lui as-tu dit ? — puis se tournant vers ses amies : « Josia comme toutes les femmes aime le thé au rhum le matin. Alors le voilà furieux. Il la traite de buveuse, pire même.

— Du thé au rhum ? C'est de l'eau-de-vie qu'elle boit dès le matin.

— Et quand cela serait ? Qu'as-tu à y voir ? C'est l'argent de sa pauvre mère, elle est bien libre d'en user. — Michalik n'y tient plus, et les dents serrées, très vite. « Ah ! oui l'argent de sa pauvre mère. Où est-il ? Chez vous, en dépôt. Alors vous la faites boire ici pour mettre la main sur ce qu'elle a... Mais je vous connais, je sais qui vous êtes. Je trouverai bien quelque moyen. Je vous accuserai ».

La tante bondit comme une folle. « Accuse, accuse, mille diables, tu ne me fais pas peur. Je dirai au tribunal que c'est elle qui m'a tout confié parce qu'elle n'est sûre de rien chez toi. — Comment ? sûre de rien ? gronde Michalik, qui s'avance menaçant. « Sûre de rien, répète la tante », et sa voix couvre le grésillement de la friture dans la poêle, « ni de ton cœur, ni de rien. Tandis qu'elle trouve un cœur chez moi, la pauvre orpheline, un cœur de mère. »

Les yeux de Michalik s'allument, il va répondre, mais les enfants se serrent près de lui en pleurant. « Allons, papa, allons », dit le petit garçon en le prenant par les jambes. Michalik embrasse d'un regard cette cuisine où

se prépare la joyeuse veillée, et une telle détresse l'envahit que la dernière méchanceté de la tante n'ajoute rien à ce qu'il souffre.

Il prend ses enfants et avec un gros soupir se dirige vers la sortie. Sur le seuil il s'arrête, et d'une voix étranglée : « Priez Dieu », dit-il, « qu'il ne vous demande pas compte du mal que vous me faites à moi et à mes enfants. »

Puis il ferme la porte et traverse la cour déserte, tandis que le petit garçon s'amuse à glisser sur les pierres.

Il fait nuit noire. Personne dans les rues. Les fenêtres brillent joyeusement. De temps en temps seulement, des intervalles sombres, en deuil.

On entend dans le lointain le bruit de traîneaux attardés.

Michalik marche lentement, hors de lui, accablé, des idées folles en tête. « Mieux vaudrait ne pas vivre alors ! ». Il sent la petite fille qui se pend à sa main, et se plaint tout bas « Papa ». Un attendrissement infini le remue. « Oui, oui », fait-il en l'enlevant dans ses bras et en la garantissant du froid, « nous y serons bientôt », et il se hâte vers sa maison.

*
* *

Une heure après Michalik est à table, tenant sa fille sur ses genoux. Sur une chaise à côté de lui, Stasio, agenouillé, regarde avec extase brûler

la bougie de Noël. Des tasses à café, des noix et des pommes dans une assiette, un morceau de gâteau entamé. Sur une commode, un petit arbre de Noël orné de guirlandes et de bougies. Sous l'arbre, un gros paquet. Un cadeau de Michalik à sa femme. De bonne laine pour un habit, grenat sombre, chaude et de mode. Voilà quelques jours qu'il a acheté ce présent, magnifique pour la poche du pauvre ouvrier, et qu'il le garde soigneusement pour ce soir.

Sa femme l'a méprisé, elle s'en est allé boire, se perdre en mauvaise compagnie chez sa tante. Rien n'a pu la retenir.

Elle est pourtant bien propre cette petite chambre, relativement luxueuse

avec ses tasses dorées sur la commode, sa pendule, ses chandeliers chinois en argent, ses deux armoires, sa machine à coudre, ses petits rideaux de lit et ses courtepointes à raies vertes. On la sent arrangée par une main soigneuse et aimante.

La porte de la cuisine entr'ouverte laisse voir, là-bas sur la table, les préparatifs du réveillon, des poissons dans une terrine d'eau fraîche, un coin de beurre, des prunes en compote.

Elle n'a rien senti de toutes ces attentions, elle s'est enfuie chez sa tante, un mouchoir sur la tête comme une gueuse, elle qui a des chapeaux et une jaquette de fourrure.

Stasio, ennuyé du silence de son père, s'est laissé tomber sur la table et

sommeille. Michalik jette les yeux sur lui et frissonne.

C'est ainsi que tout à l'heure, il a vu l'autre, endormie. Ce sont les mêmes cheveux, le même cou blanc délicat sortant des plis de l'habit rouge.

— Stasio, dit le père, secouant doucement l'enfant endormi, fais ta prière et va te coucher.

La petite fille, elle, dort depuis longtemps, rose et souriante sur les bras de son père.

Stasio, obéissant et bien élevé, se réveille, descend de la chaise et se dirige vers son petit lit placé près de celui de sa mère. A demi déshabillé, n'ayant plus qu'une chemisette et ses bas, il s'agenouille, joint les mains et

vite, mangeant les mots, commence le Notre Père.

Michalik éclate de chagrin. C'est maintenant qu'il sent son malheur. Noël ! Et il est là, seul avec ses enfants. Sa veillée... sa femme... Jésus !

L'enfant continue, répétant, se trompant un peu.

Sa vue rappelle à lui Michalik. Eh bien ! puisque ses enfants n'ont pas de mère, il la remplacera. Il faut bien qu'ils soient élevés, qu'ils connaissent leur religion, la vie. Un flot de larmes inonde le visage de Michalik. Mais ses larmes n'ont plus d'amertume. Le calme qui règne dans sa maison entre aussi dans son cœur.

Stasio est arrivé à la fin de la prière.

Sa tête lourde de sommeil touche le bord du lit. « Que votre règne arrive. » Il s'arrête. « Que votre volonté soit faite », souffle Michalik.

Et avec ces paroles son âme s'illumine. L'ange de la résignation lui sourit. Il regarde le crucifix qui brille au-dessus des lits à la lumière des lampes, au milieu des branchages et des palmes.

Que votre volonté soit faite!

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN

Donnez-nous aujourd'hui
notre pain quotidien.

C'est le samedi saint.

Bientôt, bientôt, vont sonner les cloches de la résurrection. Dans l'air déjà printanier leur harmonie grave et joyeuse volera par dessus les toits et les clochers jusqu'aux faubourgs lointains, s'étendant sur toute

la ville comme l'aile frémissante de l'archange veillant sur le saint sépulcre.

Les rues sont pleines déjà de gens endimanchés. Les figures lasses et soucieuses des femmes se rassérènent. Demain c'est jour de fête et de repos, c'est le jour des souhaits, des hyacintes fraîches écloses, des hôtes que l'on régale.

Le pain quotidien pour cette fête de Pâques se change en pyramides de bonnes choses, en monceaux de friandises. On ne pense qu'à s'en donner à cœur joie. Aux devantures des charcuteries d'énormes jambons piqués de girofle disparaissent sous la verdure, les gelées d'or tremblent, les hachis rougissent et

une grosse tête de sanglier regarde, tragique et menaçante, entre ses cils mi-clos ; près d'elle de mélancoliques cobayes sur lesquels on a dessiné des zigzags de graisse impressionnistes, le tout encadré de festons de saucisses entremêlés de roses en papier.

Et partout, partout le triomphal « Alleluia » témoigne ce que les cloches vont proclamer bientôt à toute volée par dessus les toits, les maisons et les clochers des églises.

Des petits garçons en blouses blanches sortent d'une des principales confiseries. Le commis sur le seuil les avertit encore. « Prenez bien garde, aux tourtes surtout. » — Mais les petits garçons n'entendent pas. Ils s'élancent d'un trait au milieu de la

foule, qui s'écarte avec respect. Ces lourds babas chargés de sucre et de pavot, ces tartelettes débordant de confiture, ces gâteaux de toutes couleurs, au chocolat et aux fruits, éveillent sur leur passage une vénération attendrie. Une tourte énorme surtout, qui fait étinceler au soleil ses fontaines de caramel et que couronne un petit ange en robe lilas portant une raide banderolle. Et partout, partout comme aux vitrines, sur ces pâtisseries au fromage, aux fruits, aux œufs, aux pavots, au punch, au nougat, le triomphal alleluia comme saupoudré du haut du ciel tombe et étincelle joyeusement.

Les commis des confiseries se heurtent à ceux des marchands de

vin, traînant de lourds paniers de bouteilles que les connaisseurs dans la foule suivent d'un regard entendu. Derrière les paniers, court un monsieur très bien. C'est un père de famille. Il court depuis le matin. Il a fait lui seul les emplettes. Pensez donc! un samedi saint. C'est aux pères de famille et aux messieurs bien mis à courir les magasins ce jour-là, personne n'y voit de mal. C'est la tradition.

Une jeune demoiselle souriante et parée se glisse le long des maisons, avec son chapeau neuf et sa jaquette de printemps; elle se hâte gracieuse et légère, contente d'elle, du monde, du soleil, de ces fêtes enfin.

Derrière elle un commissionnaire porte dans un panier quelques pots

d'hyacinthe, c'est mademoiselle Nunia elle-même qui est allée les acheter. Jamais elle ne sort seule dans les rues, mais tout le monde a tant à faire à la maison, et il faut à tout prix des hyacinthes pour combattre l'odeur du fricot. Mademoiselle Nunia y est donc allée et la voilà qui revient rayonnante de sa petite expédition ; personne dans la foule ne fait attention à elle, à sa jeunesse, à sa beauté. Aujourd'hui on pense à manger. Voilà l'objet des préoccupations et des conversations.

Quelques prêtres traversent la foule, enveloppés de leurs manteaux, et disparaissent dans des maisons. Des commissionnaires hors d'haleine hésitent devant des portes.

Les églises grandes ouvertes laissent voir au loin leurs autels scintillants. Mais la foule qui entre et sort pense à autre chose qu'à prier. Ce peuple polonais fatigué d'abstinence ne prend pas à la légère les promesses de l'Alleluia. Un seul souci le préoccupe, dominant toute idée spirituelle ou esthétique, tout ce qui élève l'homme au-dessus de l'animal. Il attend le signal de se repaître.

Que les cloches sonnent, et les restaurants seront envahis, l'alcool coulera à flots, le pain quotidien sera changé en un festin de Sardanapale, le pauvre engagera le lit de son enfant pour avoir de quoi s'enivrer.

Et tout cela en l'honneur de Celui qui, tout Esprit et Vérité, ressuscita

d'entre les morts pour vivre à jamais dans l'âme des hommes et leur donner une autre vie que l'aveugle et bestiale vie des corps.

Ainsi la foule attend, affamée et heureuse, les cloches de la résurrection.

*
* *

Devant le commissariat de police un sergent de ville est debout, paisible et somnolent. Pas un bruit à l'entour, la foule n'atteint pas ce tranquille quartier ; tout Léopol se répand dans les autres rues.

Les rayons du soleil couchant arrivent aux pieds du sergent de ville qui s'est appuyé à la muraille et regarde philosophiquement devant lui.

Il écoute aussi et attend. Par les ruelles de la rue Krakouska, une femme arrive, silencieusement. Une femme? une ombre plutôt. Elle a sur la tête un mouchoir troué, autour du cou un châle en loques, sa jupe n'a plus de couleur et elle traîne des chaussures d'homme. Mais qui dira ce qu'il y a sous ces haillons, la mine terreuse de ce cadavre qui marche sans yeux, sans bouche, la peau des mains desséchée, dont se décollent les ongles bleus! Elle ne marche pas, elle rampe le long des murs, harassée. Elle s'arrête par instant, s'essuie le front, et regarde le commissariat comme un noyé regarde la rive. La voilà enfin devant la porte. Sa misère au soleil prend une horreur tragique. Immo-

bile, ramassant ses forces, elle reste les yeux fermés une seconde, puis d'une voix éteinte elle dit :

Monsieur le sergent ! — Le policier plongé dans son rêve n'entend pas. « Monsieur le sergent.... » répète la femme.

Ils sont seuls sur la petite place, où le bruit lointain de la foule et le roulement des voitures arrive confusément. — Monsieur le sergent !

Enfin le policier entend, il se retourne bourru, — Tiens, c'est encore vous ?

La femme essaie de sourire. — « Oui moi, je viens pour les Fêtes. » Le policier hausse les épaules. — Filez d'ici.— La femme se tait, puis de la même voix étouffée.— Monsieur...

— Qu'est-ce qu'il y a ? — Arrêtez-moi.

Le policier n'y tient plus : « Mais vous êtes folle, ma bonne femme ! On vient de vous relâcher il y a trois jours. Pensez-vous qu'on n'ait à faire qu'à vous arrêter et à vous relâcher ? — Arrêtez-moi, répète la femme suppliante. — Allez-vous-en.

Les bruits de la ville augmentent joyeux, pleins de promesses. Le policier prête l'oreille. « Arrêtez-moi. — Allez au diable ! — Puis se parlant à lui-même : « Elles vont sonner. — Vraiment ? » fait la femme, dont les yeux s'allument. « Alors, arrêtez-moi. » — Pas de réponse. La femme soupire comme quelqu'un qui prend une grande résolution. Puis

saisissant de chaque côté les coins de son jupon en loques, elle se met à chanter d'une voix perçante, atroce.

Elle chante, battant la mesure du pied et tournant lourdement sur elle-même, le visage crispé de désespoir et de souffrance, la bouche ouverte, les yeux fous. Son mouchoir est tombé de sa tête : on voit ses cheveux mêlés de brindilles de paille.

La femme chante, et, par moment, on dirait que sa voix va se briser, s'éteindre, tant elle a peu la force et l'assurance de s'élever ainsi et de troubler ce clair après-midi.

Le policier fronce les sourcils.

« Silence, crie-t-il avec colère — partez d'ici, ce n'est pas un endroit pour danser ! Allez ! »

Mais la chanteuse continue et le piétinement de ses lourds souliers fait résonner les échos de la place. Elle tourne maintenant, les cheveux au vent, écumante, enragée ; sa tête se balance au rythme, ses yeux s'enfoncent de plus en plus.

Au premier étage une fenêtre s'ouvre et la tête du commissaire paraît. « Qu'y a-t-il donc ? — C'est cette folle, Monsieur le Commissaire, qui vient chanter devant le bureau.— Chassez-la. — Il n'y a pas moyen. J'ai essayé, elle ne veut pas — ». Le Commissaire alors essaie de son

autorité. « Eh ! vous là-bas. Fichez-moi le camp. »

La femme rassemble ses dernières forces. Ses haillons flottant autour d'elle en font un spectre terrible. Soudain dans l'air, à toute volée, éclatent les carillons.

Va-t-on laisser là en plein jour de fête ce cadavre de misère, quand tout respire la joie, la vie ? Impossible. Il y a les convenances, le bon ordre...

— « Arrêtez-la », dit le commissaire. Comme si elle n'attendait que cet ordre, la femme s'élance vers la porte qui s'ouvre.

— « En avant, diablesse. Passe là tes Fêtes de Pâques puisque tu y tiens tant.

*
* *

Les portes se ferment. La cellule est une chambre sombre, humide comme une cave, avec une fenêtre grillée, un parquet sale et boueux. Dehors il fait sec et clair.

Contre le mur, un lit de planches sur lequel traîne une paillasse vide et un chiffon. Les trous de la muraille sont des nids à vermine.

La femme se tient au milieu, le foulard enfoncé sur la tête, respirant bruyamment. Elle a l'air de quelqu'un qui après un long voyage retrouve enfin sa maison. Car c'est une maison pour elle que cette prison.

Servante, elle tombe malade. C'est un cancer. On ne peut la garder à l'hôpital. Aux incurables il n'y a pas de place, et puis elle n'est pas de Léopol, qu'elle s'en aille donc chez elle ! Où chez elle, dans les Carpathes ? Comment y aller? C'est bien simple, arrêtée pour vagabondage elle a déjà trouvé là un asile et du pain. Pas beaucoup, juste ce qu'il en faut pour ne pas mourir de faim. Mais elle ne demande pas plus que ce morceau de pain de seigle, chaque jour, sachant bien que ce qui rend la vie supportable n'est pas pour elle. Aussi, quand la faim la presse trop et qu'elle ne peut plus dormir dans les bois, elle accourt au commissariat et chante jusqu'à ce qu'on

la jette dans ce trou. Elle respire alors, elle a un toit sur la tête et du pain assuré...

*
* *

Ne l'oublieront-ils pas au moins ?.. L'angoisse lui serre le cœur. On a tant à faire pour les fêtes ! Quelqu'un se souciera-t-il de son morceau de pain à elle ?

Ses lèvres pâles murmurent. Elle prie. « Notre père qui êtes aux cieux. » Quelle autre prière peut-elle dire ? « Donnez-nous... » répète-t-elle laissant courir sur le mur ses yeux malades. En ce moment les cloches de Pâques emplissent le ciel de leur carillon, sonnant jusqu'aux lointains faubourgs les bénédictions et la joie.

Alleluia. Alleluia. La femme répète plus fervemment.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Et elle attend.

ET PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

Et pardonnez-nous nos offenses
comme nous pardonnons à ceux
qui nous ont offensés.

MONSIEUR le conseiller Zatecki s'étendit dans son fauteuil et bâilla.

C'était un des membres les plus estimés et les plus influents du Conseil scolaire. Bien que frêle et petit, il présentait le type de l'homme fort qui a voulu parvenir, qui

est parvenu, et qui, quelle que soit sa situation présente, ne la regarde pas comme le point culminant de sa carrière. Son ambition visait plus haut, et à vrai dire n'avait pas de bornes. Cette ambition était-elle injuste ?

Du tout. M. le conseiller Zatecki était, dans toute la force du terme, un homme digne, honnête, utile, vertueux, mesuré, et surtout du plus imposant abord. Et, chose remarquable, il était de courte taille, aussi peu « présidentiel » que possible, la figure glabre, jaune citron. Mais il y avait dans sa manière de lever la tête, de se prendre le menton, de s'appuyer les coudes, et surtout dans sa façon de regarder son interlocuteur entre ses paupières clignotantes, un

je ne sais quoi qui compensait infiniment ce qui manquait de majesté à sa taille. Devant ce regard tout ce qui portait l'uniforme scolaire, tout ce qui de quelque façon touchait à l'école, s'inclinait. Cette autorité du conseiller rayonnait jusque dans sa famille. Madame la conseillère, petite elle aussi et menue, reconnaissait sans conteste la grandeur de son mari, et, quand elle était seule, elle prenait pour les autres la même arrogante hauteur. Ils formaient ce qu'on peut appeler un ménage très uni, à ce point qu'avec les années il semblait impossible de les distinguer l'un de l'autre, tant leurs qualités et leurs défauts s'étaient mélangés et confondus. Leurs défauts, ils les cachaient

10

si bien que l'œil le plus malveillant n'aurait pu les découvrir, et ils étalaient, par contre, leurs bons côtés avec une prestigieuse adresse.

Un mot, un geste leur suffisait pour se sentir et se comprendre. Lui, quand il disait « ma femme », avait un petit rire important; elle, en prononçant « mon mari », prenait un air soumis et extasié.

Dans le cercle de leurs connaissances, les Zatecki passaient pour le ménage modèle. Personne ne voulait croire qu'il y eût vingt-cinq ans qu'ils fussent mariés. Et pourtant ils allaient dans quelques mois célébrer leurs noces d'argent et ils en parlaient avec un mélancolique orgueil. Une de leurs filles était mariée fort bien avec un

jeune avocat, qui s'étudiait à copier son beau-père. [Deux autres plus jeunes leur restaient qui s'adonnaient avec ardeur à taper sur le piano et à feuilleter leurs carnets de bal.

Dans le salon, de lourdes portières, luxueux refuges de microbes, des meubles sombres, des sièges de velours, une table chargée de revues illustrées pour jeunes filles, des tapis à fleurs énormes, des lampes à pieds d'onyx et entre les fenêtres de mélancoliques et poussiéreux palmiers, qui ressemblaient de loin à des plumeaux verts. Les chambres répondaient au salon : sur leur vaste plancher ciré couraient les bottines de ces Demoiselles, glissaient les lourdes pantouffles de Madame et trottinait le pas

discret de Monsieur le Conseiller.

Lui, adorait cet intérieur : son cabinet où il faisait de si bons sommes, sa bibliothèque qu'il n'ouvrait jamais et où somnolaient en longues files des volumes d'encyclopédie ; il adorait ce « home » tranquille qui l'abritait depuis un quart de siècle. Quelles siestes après dîner sur les coussins de l'ottomane brodés par sa plus jeune fille, Stasia !

Stasia ! sa petite préférée, jolie fillette aux traits réguliers dont les claires toilettes et les cheveux d'or égayaient les sombres appartements ! Ah ! quelle perle d'enfant bien élevé ! Elle s'asseyait, s'inclinait, parlait, souriait comme une poupée à ressort « Papa, Maman ». Un geste automa-

tique des mains, « Oui, Monsieur », « Oui, Madame », puis un déploiement d'éventail réussi, puis une savante ondulation du cou sur le col droit. Cette Stasia était, comme on dit, élevée dans une boîte à coton. Chaque fois que son père la regardait il ne regrettait jamais de ne pas avoir de fils. Elle était si jolie! Il n'avait vraiment que faire qu'elle fût belle. Ah ! un garçon aurait fait tant de bruit dans cette paisible maison ! Comme il préférait le tranquille clapotis des barcarolles et des gammes dans la pénombre du salon ! Etendu sur son ottomane, il écoutait la voix de ses filles, béatement plongé dans cette atmosphère de bien-être qu'il s'était faite, qu'il méritait. Tout le monde le reconnais-

sait chez lui et dans la société. Il était un homme intègre, et il se redressait à cette seule pensée de son intégrité. C'est si bon, une bonne conscience, et l'on sait quelle heureuse vieillesse cela mérite !

*
* *

Vieux, M. le Conseiller Zatecki ne l'était pas. Ni vieux, ni jeune. Mais actif par exemple. Jamais il ne s'était senti tant d'énergie dans l'accomplissement de ses devoirs. Redoutant qu'on ne le sentît vieillir, il avait tellement redoublé de sévérité et d'énergie, que ses administrés tremblaient au seul nom de ce Caton. Il avait traversé la vie appuyé sur un honneur sans

tache, et tous se reculaient éblouis d'une telle perfection. Il avait rempli ses devoirs comme un homme qui voit le but de son existence dans le cercle étroit des obligations quotidiennes, et il exigeait des autres la même fidélité et la même persévérance. Même des tout petits écoliers, ceux qu'au lieu de laisser se développer au grand air, on parque dans les salles étouffantes des classes, le conseiller exigeait le sentiment du devoir, — il aurait, s'il avait pu, emmaillotté les nouveaux nés dans des articles de règlement.

On l'appelait le conseiller de fer, et personne au grand jamais ne se serait risqué à lui demander un compromis.

Il n'y avait qu'à regarder cette figure

osseuse derrière son bureau pour comprendre que ces yeux froncés ne connaissaient pas la pitié.

*
* *

La chancellerie de M. le conseiller se trouvait dans le Namiestnicat.

Au dehors un gai soleil couchait sur le sable l'ombre dorée des arbres. Le printemps gracieux s'éveillait et la nature ressemblait aux tableaux de Botticelli. Mais les longs corridors blancs, avec leurs portes étiquetées, restaient froids et revêches. Des stores d'un autre âge, raides et gris, barricadaient les fenêtres des bureaux.

Qu'avait à faire ici ce soleil rieur de printemps ?

Depuis un moment M. le conseiller Zatecki est troublé. Il entend dans le corridor un bruit de pas assourdis, qui vont, viennent, hésitent et s'éloignent.

On dirait que quelqu'un veut entrer et n'ose. Enfin un coup discret à la porte. Zatecki fronce les sourcils. Il n'aime pas les importuns. Nouveau coup. Pas de réponse. Enfin le loquet se lève et la porte s'entr'ouvre. Zatecki va se fâcher mais il se retient.

Une femme est devant lui, toute pâle, et la figure sévère du conseiller augmente encore son trouble. Elle s'avance. Zatecki se lève lentement, l'interrogeant du regard. La visiteuse reste muette et soupire, enfin, d'une voix mal assurée.

— M. le conseiller Zatecki ? demande-t-elle.

— C'est moi ? Qu'y a-t-il pour votre service ?

La visiteuse tourne avec embarras son manche de parapluie, se mord les lèvres, hésite, puis tout d'un coup : « C'est pour mon fils... »

— Eh bien ! votre fils... — Oh ! c'est une longue histoire... On l'a renvoyé de la première classe de gymnase.

Le visage de Zatecki devient glacial. — Ceci n'est pas mon affaire, ce n'est pas de ma compétence. — Puis tranquillement il se met à feuilleter ses papiers donnant à entendre que l'entretien est terminé.

Mais la visiteuse reste là, toute

rouge maintenant : « Je pensais... je croyais... fait-elle timidement.

Alors lui impatienté : « Permettez. Je ne connais que mon devoir. Je vous ai déjà dit que cette affaire ne me regardait pas. Et me regarderait-elle, je n'en ferais pas moins mon devoir. Mes collègues qui ont retranché monsieur votre fils du gymnase, ont fait le leur, Madame. Votre requête aurait-elle pour but de les en détourner ?

Il la regardait, clignant les yeux, et il eut soudain un éblouissement cette femme debout en face de lui, dans ses pauvres habits démodés, le regardant avec supplication de ses yeux noirs si beaux, lui rappelait un moment pareil ; une femme aussi

debout devant lui le regardait désespérée avec des pleurs dans ses yeux noirs. Ce souvenir lui brûle le cœur. Et dans son trouble grandissant, il remarqua la voix de l'inconnue et elle sembla lui revenir d'un passé très lointain. Tout cela dura une minute, Zatecki s'était ressaisi. Il frappa le bureau et répéta : Voulez-vous les en détourner, Madame ? — L'inconnue se taisait, ses yeux s'étaient remplis de larmes — Au reste, Monsieur votre fils a dû se rendre coupable d'une de ces fautes, de quelques délits... dont... que la discipline... — Mais c'est un enfant, interrompit-elle, il a à peine onze ans. — Onze ans, mais c'est un âge cela, Madame ! A onze ans, moi je donnais des leçons.

Un sanglot l'interrompit. Appuyée au bureau, l'inconnue pleurait nerveusement, incapable de se contenir. Zatecki fronçait les sourcils, se mordait les lèvres, mécontent de cette scène, de ce dérangement. Mais le tact, la bonne éducation commandaient des égards pour une femme qui pleurait.

D'un brusque mouvement de la main, il lui montra une chaise à côté du bureau. Elle s'y laissa tomber sans cesser de pleurer et Zatecki en la regardant éprouva un nouveau frisson. Cette femme affalée sur une chaise, la main devant les yeux, il l'avait déjà vue.

« Je vous en prie, Madame, calmez-vous, fit-il, d'une voix tout à coup

radoucie. Je suis peiné d'avoir à vous dire que les parents sont coupables des fautes de leurs enfants. C'est si malléable, un enfant ! Une cire molle...

— Non, M. le Conseiller interrompit la visiteuse, c'est l'orgueil incarné que cet enfant. Nous faisons tout pour le corriger, inutile. Mon mari a un emploi au dehors, au tribunal, ce qui l'occupe beaucoup. Moi je travaille dans une administration de journal... alors...

— Alors l'enfant est abandonné à lui-même, à ses mauvais penchants. Mais c'est là, Madame, c'est là qu'est la faute des parents...

— Nous sommes pauvres, Monsieur, nous devons gagner notre pain.

— Les devoirs envers l'enfant

doivent primer les intérêts matériels. Votre faute est énorme, inexcusable.

Une ride profonde creusa le front de l'inconnue. Sa figure prit une expression de colère, et sa bouche s'ouvrit pour une protestation, mais elle se contint et reprit doucement. — Si vous voulez, M. le conseiller, vous interposer en sa faveur. Sa faute n'est pas si grave. Il est si aigre depuis cette censure. Il faut avoir égard...

— Jamais, répondit sèchement le conseiller, jamais je ne me mêlerai de cette affaire. — Et il se leva résolu, implacable.

Alors elle aussi se leva, s'essuya les yeux de son pauvre mouchoir, s'inclina sans dire une parole et se dirigea vers la sortie. Mais, quand elle fut

à la porte, quelque chose sembla se révolter en elle, et elle se retourna vers Zatecki dont le regard la suivait.

« Il faut, dit-elle d'une voix raffermie, que je me justifie de la demande que je viens de faire auprès de vous, Monsieur... »

Zatecki étendit la main comme pour écarter un mot qui allait tomber sur lui et le condamner, un mot qu'il pressentait et qui allait lui expliquer tout ce qu'il cherchait à se rappeler de cette femme.

— Je vais donc vous dire... continua-t-elle soudain changée, calme et digne.

— Non, non. — Le nom de mon mari, peu vous importe, puisque vous ne voulez rien faire pour mon

enfant, mais le nom de ma mère vous devez le savoir. Je m'appelle Mitman. Sophie Mitman. »

Ce nom tomba dans le silence et il sembla au conseiller que cette femme n'était plus là vers la porte mais qu'elle lui jetait son nom de plusieurs années de distance.

« Vous n'avez pas voulu comprendre ma situation, vous m'avez condamnée, parce que, d'après vous, je n'ai pas rempli mes devoirs à l'égard de mon enfant. Mais avez-vous rempli vos devoirs envers le vôtre ?... envers moi ? »

Un long moment de silence s'écoula. Le père et la fille restaient en face l'un de l'autre et se reconnaissaient. Zatecki comprenait. C'est ainsi qu'a-

vait pleuré en le quittant pour jamais, l'autre, la mère, lorsque jeune étudiant, froid, égoïste, ne pensant qu'à sa carrière, il l'avait abandonnée, sans pitié pour son désespoir. Sa fille, leur fille, était là devant lui qui le regardait étrangement. Dans le cœur du vieil homme rien ne s'éveilla qu'un désir impatient que tout cela fût fini, et que la fille comme la mère disparût à jamais de sa vue, sans scène, sans violence, comme il faut.

« Ecoutez ceci encore, Monsieur », continua Sophie, en baissant la voix : « Vous êtes haut placé, un honnête homme, un homme de devoir, un homme sévère, or, ma mère m'a appris le Notre Père et chaque jour je répète ces mots : Pardonnez-nous.

Répétez-les aussi. Qui sait, chacun de nous, vous-même, Monsieur, peut avoir quelque offense à se reprocher. »

Elle disparut comme une ombre.

Zatecki la suivit de son regard devenu trouble. Il se sentait tout petit, perdant sa belle prestance de mannequin officiel.

Et il entendait encore :

« Pardonnez-nous nos offenses. »

NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TEN-TATION.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

ZOSKA Lutwinska était une très pauvre fille. Tout son avoir consistait en ce qu'elle portait sur elle, un peu de literie et quelques hardes dans une valise. Elle s'était gagné cela en servant toute petite encore dans les fermes. Une servante

dans ces pays-là, qui ne peut pas faire grand'chose, ne gagne pas beaucoup non plus : trente florins par an et l'entretien. Et pour cela elle se levait à quatre heures ou à cinq heures, mais à quatre le plus souvent, nettoyait dix paires de chaussures, trois de dames et sept de messieurs, frottait plus de huit chambres et préparait entre temps le manger des domestiques. Elle s'en allait par les champs porter dans un panier le dîner des travailleurs ; s'il y avait des commissions en ville, à dix kilomètres, elle enfilait son casaquin et partait le nez au vent, à pied, sur la grand'route. Il fallait la voir l'été remuer la terre comme une vraie taupe ; et l'hiver quand les fendeurs de bois marchandaient avec le maître,

elle s'indignait de leurs exigences, empoignait une cognée et vous abattait des branches et vous entassait des monceaux à vous stupéfier. C'était une fièvre de travail, puis tout à coup plus rien. Elle tombait le nez sur un matelas, et l'on ne voyait plus que deux pieds, deux pieds noirs, car Zoska ne connaissait le savon que de vue et ne s'en servait qu'au lavoir. Et vous ai-je dit comme elle causait? Bavarde, Seigneur, mauvaise langue. Et je te parle! Et je te parle! Un vrai moulin.

Aussi l'avait-on renvoyée de plus d'une place et n'avait-elle amassé que péniblement son petit bien. Mais quelles richesses tout de même dans cette valise! Quatre jupes, un tablier

à fleurs, un mouchoir de poche volé, un autre trouvé, une vieille boîte de papier ramassée sous des fenêtres, des bouchons d'étain luisants et surtout quatre foulards de soie que Zoska empesait et dont elle se coiffait à faire sécher d'envie ses compagnes à la procession. Car malgré sa laideur, ses yeux louches, ses rares cheveux, Zoska était coquette, elle aimait taquiner les garçons et jouer avec eux dans les coins ; il lui en avait même coûté cher autrefois. Mais tout s'était arrangé : l'hiver un petit enfant meurt si vite et des tombes qui bossellent la neige rien ne paraît plus au printemps. N'est-ce pas un bonheur après tout, un malheureux de moins sur la terre et un souci épargné à une pauvre fille.

Zoska aurait-elle jamais pu arriver à s'acheter une valise, un matelas, un édredon ? Dieu sait pourtant la considération que les maîtres ont pour les domestiques qui ont literie et valise. Aussi Zoska était-elle fière, arrogante, mauvaise, bien qu'elle fût sale, paresseuse et courût après les garçons.

Un beau jour, Zoska tomba sur une bonne place. Elle ne couche plus dans l'étable à présent et ne suit plus les vaches aux champs ; elle reste à la maison pour s'occuper du feu et servir la nouvelle cuisinière que les maîtres ont amenée de Léopol. Cette cuisinière est une vieille fille qui geint et porte sur son chapeau des plumes qui font se pâmer de rire les paysans

à la messe. Madame ni Monsieur ne mettent jamais le nez à la cuisine. Zoska ne cire plus, ne frotte plus, elle mange du matin au soir. Sans compter qu'à peine dans la salle à manger, la voilà le doigt dans le beurre ou dans la confiture.

Les maîtres lui ont fait faire un lit de six florins et lui ont acheté une paillasse. Zoska y entasse bien vite sa literie et son plus grand bonheur est d'y grimper, de s'y étendre et là, les doigts dans les cheveux, d'entamer une bonne querelle avec la cuisinière. Il y a un chien aussi dans cette maison, un gros boule-dogue à queue coupée. Les maîtres l'appellent « Dik » mais Zoska le traite de Dikon et lui en fait voir de toutes les couleurs. A-t-on

jamais vu une aussi sale bête manger tant !

Il n'y a qu'avec sa maîtresse que Zoska soit convenable, car vous ne lui apprendrez pas que plus une maîtresse est grande dame, moins elle s'entend en cuisine ; or, comme celle-ci ne sait même pas préparer des pommes de terre, elle doit être une bien grande dame.

Sale, Zoska l'est maintenant outrageusement ; personne ne la voit quand elle fait ses chambres et une fois dans la cuisine et dans son lit, on ne l'en sortirait pas même avec des bœufs, et c'est ainsi que dans cette bonne place les vices de Zoska foisonnent comme l'herbe folle et qu'elle a tout pour devenir un monstre de perversité.

*
* *

Le cuisinière avait pour amie la servante de Monsieur le Curé. Des liens étroits unissaient les deux vieilles demoiselles. Elles avaient les mêmes maux de dents, les mêmes goûts de lectures intéressantes et elles se prêtaient leurs livres mutuellement.

Un dimanche soir la cuisinière revint avec un petit livre à couverture blanche : c'était la vie de sainte Zyta, patronne des domestiques. A peine en eut-elle parcouru quelques pages qu'elle ne put contenir son ravissement et qu'il lui fallut à tout prix déverser ses impressions. Dans le

coin de la cuisine deux pieds sortaient de la pénombre et un reniflement caractéristique révélait la présence d'un être humain. Perdue dans ses oreillers, l'édredon tombant sur son ventre, Zoska regardait, de son œil louche, Dikon endormi sur le coffre à bois.

« Zoska », fit la cuisinière brûlant de commencer l'entretien.

Un grognement lui répondit.

Tu dors? — Pourquoi dormirais-je? — Eh bien! écoute. — Quoi? — Tu sais qui était sainte Zyta? — Non — C'était une servante comme toi et moi.

— Oh! ça! fait Zoska incrédule, comme si les saintes allaient en camisole comme moi et Mlle Marynia, et ne marchaient pas dans la lumière

avec des couronnes sur la tête, des lys dans les mains, au milieu des anges!

Marynia lève le petit livre : « C'est écrit là. Sainte Zyta était une servante, elle a servi trente ans dans la même place et pour sa bonne conduite elle a mérité d'être sainte. »

Zoska impatientée frappe du pied le bord du lit. « Ce n'est pas vrai. Une sainte ne trayait pas les vaches, n'épluchait pas les pommes de terre.

— « C'est écrit! » Mais Zoska professe un mépris instinctif pour tout ce qui est écrit. « Quelle est la folle qui a écrit ces bêtises, ces mensonges?

— Des bêtises, des mensonges, réplique la cuisinière, c'est M. le Curé qui a donné ce livre. »

Zoska est battue. Si c'est M. le

Curé, alors... Le trouble bouleverse son âme simple. Une sainte servante! servante à trente florins par an! Et peinant toute sa vie, pour s'acheter une literie! Qu'est-ce qu'est que cela, qu'est-ce que c'est? Ah! qu'elle s'était figuré les saintes autrement! Elle se met sur son séant, regarde, les yeux dilatés par l'effort de comprendre, puis un désir fou la prend d'en voir le texte. Elle sait bien lire, mais cela ne va pas vite, elle préfère entendre. Si M[lle] Marynia voulait lui lire? Elle dit ce Mademoiselle d'un ton si déférent que la cuisinière qui n'attendait que cela commence aussitôt; et dans le silence de la cuisine coupé par le tic tac de la pendule et les ronflements du chien, sa voix

s'élève onctueuse, disant combien sainte Zyta était pure, humble, laborieuse, patiente et dévouée à ses maîtres.

Ici la cuisinière s'arrête et lève le doigt. « Elle ne se querellait pas. » — « Elle ne se querellait pas, parce qu'on ne la tracassait pas ! » — « Mais si bien sûr, on la tracassait ! » — « La cuisinière ? » — « La cuisinière et tout le monde, mais elle, la sainte fille, supportait tout et offrait tout à Dieu. Elle faisait même l'ouvrage des autres. — « De la cuisinière aussi ? » — « De la cuisinière. Et cela plaisait beaucoup à Dieu. Et jusqu'à sa mort, elle resta fille, car il est écrit là que Dieu préfère les vierges et qu'il les met tout près de son trône. — Les

filles de ferme? » — « Oui, mais les filles de ferme qui n'ont jamais péché », et la cuisinière triomphante se redresse et regarde ironiquement la pauvre Zoska sombrée dans ses coussins.

Et elle continue le petit livre, un de ces livres clairs, indiscutables, qui sont faits pour dominer, charmer, moraliser les âmes simples, tandis que Zoska les yeux grands ouverts et reniflant, murmure en changeant de place pour être plus à l'aise :

« O mes amis... mes amis...

*
* *

Le petit livre fit un miracle.

Zoska l'entendit jusqu'à la fin, et

pensa toute la nuit à cette servante qui était sainte et que Dieu combla de grâces. Pour elle les pierres se changeaient en roses, l'eau en vin, les anges l'aidaient dans son travail et un jour de pluie qu'elle priait devant une chapelle, ses vêtements ne se mouillèrent pas. Zoska s'assit sur son lit et, la tête dans ses mains, pensait. N'était-elle pas comme sainte Zyta d'une famille de menuisier, n'était-elle pas comme elle une pauvre servante ? Mais quelle vilaine pécheresse elle était aussi, par contre ! N'aurait-elle pas tout avantage à se corriger, non pas à devenir sainte bien sûr, mais à mériter au moins une meilleure place dans le ciel ? Elle a plus de trente ans, qu'a-t-elle fait pour l'éternité ? C'est dit,

Zoska changera. Elle se peignera deux fois la semaine, se lavera au savon le samedi, parlera poliment à la cuisinière, et priera avec ferveur comme une sainte. Et pour commencer elle s'agenouille sur ce lit qui a tant servi sa paresse. Elle regarde par les vitres embuées les champs blancs de neige, étincelants sous la lune. Et le rêve des nuits d'hiver l'envahit de son muet ravissement. Ses yeux se remplissent de larmes, elle joint les mains, elle est presque belle.

*
* *

Zoska fait de surhumains efforts pour se rapprocher de son idéal. Il s'en faut qu'elle l'ait atteint. Mais

quelle conversion néanmoins ! Une chose peine Zoska, c'est qu'on ne le remarque guère autour d'elle ; la cuisinière moins que les autres, car ses dents vont de plus en plus mal. Mais Zoska ne doit vouloir que la gloire de Dieu. Elle lit tous les jours à présent la vie de sainte Zyta, elle la sait par cœur. Un remords lui vient parfois de son accident de jadis, mais elle a lu que sainte Zyta honorait sainte Madeleine qui fut une grande pécheresse et elle sait le prix de la pénitence. Aussi se roule-t-elle la nuit dans la poussière de la cuisine et conjure-t-elle Dieu avec larmes, la pauvre créature, de lui pardonner ce péché dont elle a déjà tant souffert.

La prière efface tout. Zoska gâche

son ouvrage pour trouver le temps de prier. Et dès qu'elle dispose d'un moment, elle court se cacher dans un coin de la chapelle où elle reste pelotonnée, immobile, et de ses lèvres sort comme le pépiement d'un pauvre moineau blotti sur une branche dans la bise.

Le grand sacrifice pour Zoska est celui de sa coquetterie. Elle le fait, laisse dans sa valise ses foulards si bien empesés, baisse les yeux à la procession et chante aux offices avec tant de ferveur que l'organiste se penche pour voir qui détonne ainsi.

En sortant de l'église elle ne bouscule plus les garçons, ne leur donne plus de rendez-vous dans le cimetière,

mais revient droit à la maison d'un pas menu.

Or, un soir qu'elle revenait ainsi par les sentiers couverts de neige, elle entendit des pas étouffés derrière elle. Une peur folle la saisit et, d'un trait, elle fila comme une biche effrayée. « Sainte Marie, sainte Zyta, disait-elle haletante, ne me laissez pas succomber à la tentation. »

C'était une tentation cela ! Ignace, cet Ignace qui servait avec elle à Miedzibor, cet Ignace qui l'avait trompée était près d'elle.

« Viens Zoska, disait-il, en lui prenant le bras, viens à l'auberge ; je te paierai de l'eau-de-vie. » Zoska, se tait, pressant le pas. « Zoska, continue Ignace, tu as une bonne place à pré-

sent, pas ? — Oui ! — Eh bien ! tes maîtres cherchent un valet de charrue, parle-leur un peu pour moi. Nous serions ensemble comme à Miedzibor, tu sais ! »

Zoska ne sait que trop, elle revoit en fermant les yeux ces nuits enivrantes de printemps, et le jardin embaumé le long duquel elle se glissait en sortant de l'étable ù dormaient ses compagnes. Elle se tait et le tentateur ne comprend rien à ce silence. — Voudrais-tu être ma femme ? » poursuit-il ? « Dès que j'aurai cette place, nous irons trouver le curé, nous prendrons nos billets de confession, puis nous ferons la noce, une belle noce. Tu sais bien que les maîtres préfèrent avoir homme et

femme que Dieu bénit, que fille et garçon qui peuvent l'offenser ! » Voilà la grande tentation : Une noce, une belle noce ! Il faut que Zoska la repousse si elle veut être sainte. Oui, elle sera sainte. « Va-t'en malheureux, menteur, tu as déjà manqué me faire perdre le Paradis et tu me pousse encore à mal faire. Va-t'en ou tu vas voir quel nez tu piqueras dans la neige. »

Ignace ahuri la regarde. Puis le sang lui monte à la tête. Une souillon, une vachère, le mépriser ainsi! « Tiens, vilaine », fait-il en l'envoyant d'un coup forcené rouler dans la neige où elle s'étale en gémissant.

Puis il disparaît dans le brouillard.

*
* *

Depuis lors Zoska triomphe. Elle a vaincu la tentation. Elle se sent dans la voie de la perfection, elle a lu que l'homme doit être pur de corps et d'âme et elle se résout à un acte héroïque. Les maîtres se baignaient souvent. Zoska ne videra pas la baignoire avant d'y avoir laissé les souillures de la terre. Une surprise pourtant l'attendait. Dans cette même eau parfumée d'eau de cologne et de savonnette, la cuisinière lavait le chien. « Il faut que Dick sente bon », disait-elle en frottant l'affreuse bête. Zoska fut héroïque jusqu'au bout. « Je me

laverai après le chien », se dit-elle. Et, gardant une jupe sur elle afin de ne pas manquer à la modestie avec elle-même, elle s'y plongea pour le salut de son âme.

*
* *

Maintenant qu'elle est chaste et propre elle tâchera d'être charitable. Sainte Zyta donnait ses vêtements et sa nourriture, à droite, à gauche, son bien et celui des autres ; Zoska elle aussi essaiera de voir ce que Dieu veut faire en sa faveur.

Elle commence par de petites choses. Un morceau de tarte par exemple qu'elle donne à un pauvre enfant. Les maîtres n'en disent rien.

Miracle, sans aucun doute. Le morceau de tarte a été miraculeusement remplacé. Vite Zoska court remercier Dieu, et dès lors elle donne tous ses mouchoirs, ses souliers. Il n'y a que sa chère literie qu'elle garde jusqu'au dernier moment et qui sera le suprême sacrifice que le bon Dieu lui paiera comptant. N'a-t-elle pas tous les jours des preuves de la protection céleste ? Elle s'appuie à la porte de la chapelle qui s'ouvre. Zoska sait ce que c'est. Et il faut être impie comme Monsieur pour prétendre que c'est le loquet qui ne va pas. Zoska n'aura plus de doute maintenant sur la grâce de Dieu.

Un soir sur la véranda, elle époussetait une fourrure. Une belle four-

rure doublée de drap sombre. Elle époussetait, soupirait et priait. Une cloche frêle sonnait l'*Angelus*, et les tintements volaient sur les étangs gelés, légers comme des flocons. — « Et le verbe s'est fait chair, murmura Zoska. — Et il a habité parmi nous », répondit une grosse voix de l'autre côté de la véranda.

Zoska se pencha et vit sur la route, un mendiant en haillons, grelottant, bleu de froid. « Venez-moi en aide, ma bonne fille », geignait-il.

Le premier mouvement de la servante fut de l'envoyer promener. Tous ces vagabonds ne disent rien qui vaille. Mais elle eut bientôt chassé cette mauvaise pensée, les pauvres ne sont-ils pas les membres souffrants du

Christ ? Ce qu'on leur fait on le fait à Dieu. Un ange rapporta à sainte Zyta le manteau qu'elle avait donné à un pauvre. Zoska eut un éblouissement. Un ange ! Un ange viendrait ! Et quelqu'un à l'oreille lui chuchottait plus doucement que ne lui avait jamais parlé Ignace. C'était l'esprit tentateur qui conseillait à Zoska de tenter Dieu.

— Oh ! la belle fourrure », disait le pauvre, clignant des yeux, « si l'on... m'en donnait une pareille j'irais sur les genoux d'ici à Soncz. »

Zoska ferma les yeux comme quelqu'un qui se jette à l'eau et lança la fourrure par dessus la balustrade. « Tenez, au nom du Seigneur », cria-t-elle et elle s'enfuit dans la cuisine.

*
* *

Et maintenant que va-t-il arriver? Deux heures de suite, Zoska reste dans un état d'exaltation inouï. Elle se sent enlevée par instant et sourit rayonnante. Un miracle aura lieu. Ce serait pécher que d'en douter. Mais soudain elle reçoit un coup en pleine poitrine. « Tu as nettoyé la fourrure, demande la cuisinière. — Non ! — Tu l'as pendue dans l'armoire ? — Non ! — Monsieur s'en va demain à Soncz. Tâche que ce soit fait proprement. » — La réponse de Zoska s'étrangle dans sa bouche. Le fait brutal est là. Le maître demain demandera la fourrure, et il n'y a pas de fourrure.

Et si l'ange tarde à l'apporter, que se passera-t-il ? Zoska épluche fébrilement ses légumes. Elle essaie de se calmer, de se persuader que le bon Dieu, qui sait tout, sait que son maître part le lendemain pour Soncz, et ne la laissera pas dans l'embarras. L'ange se montrera, ce soir peut-être, à l'aurore sûrement.

Quand tout le monde fut couché et que la lune inondant les campagnes, fit scintiller le Dunajec, Zoska sortit devant la maison dans le sentier conduisant à la route.

Il avait neigé tout le jour, tout était blanc, les arbres et les champs ; seul l'étang près du moulin avait un rond noir au milieu.

Zoska reste là et prie de toute

son âme. Elle attend l'ange qui doit venir dans sa robe de lumière sur un rayon de lune. Il aura des cheveux d'or et une couronne de fleurs. De roses peut-être, peut-être de lys, et ces fleurs embaumeront comme au souffle de l'été. Personne dehors à cette heure, plus de lumière dans les maisons. Des chiens aboient à la mort. La lune se cache dans les nuages. Il neige. Les flocons couvrent déjà Zoska. Elle reste immobile, transie jusqu'à l'âme. Une heure, deux heures encore avant l'aube, et l'ange ne vient pas. Elle essaie de prier, mais les mots lui manquent, elle espère pourtant, oh ! qu'elle espère.

Le jour pointe. La neige cesse, la lune reparaît. La gelée implacable

tombe du ciel serein, qui bleuit, qui rosit : on voit déjà les saules de l'étang.

Zoska ressemble à une statue. Elle ne prie plus, deux filets de larmes ont gelé sur ses joues ; ses lèvres bleuies s'entr'ouvrent. Non l'ange ne viendra pas, elle comprend.

On la chassera et puis... le tribunal peut-être. Elle a été tentée de croire qu'elle était digne d'un miracle ; elle voit combien elle est loin encore de sainte Zyta. Elle n'a pas bien prié Dieu de ne pas la laisser succomber à la tentation.

*
* *

L'ange ne parut pas, la fourrure manqua et les gendarmes menèrent Zoska à Soncz.

MAIS DÉLIVREZ-
NOUS DU MAL

Mais délivrez-nous du mal.

PIETREK était ce que les paysans de Galicie appellent un « boncek ». Cela ne vous dit rien à vous, Français. Savez-vous ce que dans les campagnes de Bourgogne on appelle un « tavin » ? C'est un sale petit insecte. Or c'est ainsi que dans ce pays on nomme une

petite créature qui a bien un père et une mère, mais dans le secret seulement, un bâtard, quoi ! et tout est dit, Cela vient au monde sous une haie, d'où la mère l'emporte dans son tablier. Puis elle le ramène avec elle, chaque fois qu'elle revient au champ, et vous pose le pauvre « boncek » Dieu sait où, en plein soleil. Le soleil et lui se regardent, et vous pensez bien que le soleil lui mange les yeux et l'aveugle.

Pietrek pour son bonheur ne perdit pas la vue ; il eut les yeux chassieux et devint idiot, simplement. Il n'eut rien, le malheureux, de l'esprit qu'ont en partage les enfants des campagnes. Il se traînait le long des routes, sans jamais ouvrir la bouche,

de grands morceaux de pantalons lui tombaient sur ses pieds nus. On l'employait à toute sorte d'ouvrages. Il portait de l'eau, coupait de l'osier, et, quand on travaillait l'été au Dunajec, courait de droite à gauche et sautait d'une pierre à l'autre. Il en abattait de la besogne !

Et c'est ainsi qu'il grandit comme un oiseau tombé du nid, ou comme un petit chat sans maître qui dort tout le jour dans les prés.

Il grandit pourtant, mangeant Dieu sait quoi, mais il grandit tout de même et grossit, sa tête surtout, qui devint phénoménale. Vous auriez dit une cloche à melon sur laquelle on aurait collé des cheveux, et cela faisait quelque chose de si extraordinaire

que les corneilles elles-mêmes ne savaient qu'en penser. Le visage non plus n'était pas banal. Les yeux plantés un ici, l'autre là, comme des lardons dans un gigot, des oreilles molles et longues qui ballaient. Mais il fallait voir Pietrek lorsqu'on l'interrogeait et qu'il voulait répondre comme il faut. Toute sa figure passait à gauche, ses yeux clignotaient, ses oreilles tombaient. Sa langue dans sa bouche se roulait en trompette. De sa jambe gauche il se frottait le mollet droit et ses mains se tordaient à en craquer. Il est vrai qu'il avait peu d'occasions d'employer les ressources d'un tel art car on lui parlait rarement.

Qui voulez-vous qui lui parlât ?

Les filles de ferme se gaussaient de

lui et disaient qu'il avait une tête de pot à fleur.

Elles arrangeaient entre elles des mariages pour se réjouir, et quand la prétendue fiancée apercevait le pauvre diable elle s'enfuyait de toutes ses jambes en criant des méchancetés.

Et Pietrek, comme tout paysan, avait le cœur gros de ces moqueries. Aussi évitait-il les garçons comme les filles, n'allait pas boire à l'auberge, ni causer chez le forgeron le soir quand il avait rentré ses bêtes.

Il était vacher maintenant, et avait de sa situation une haute conscience. Le fermier lui avait donné en garde les pâturages autour du Dunajec, et lui avait remis un grand fouet, qu'il lui apprit aussi à faire claquer.

Et Pietrek faisait claquer son fouet sur le dos de ses maigres vaches. Il ne s'ennuyait jamais seul. Les branches des saules lui servaient de balançoire. Il les pliait, les nouait, s'asseyait, puis s'élançant avec de grands coups de pied montait si haut qu'il en éclatait de rire. Diriez-vous que Pietrek a vingt-quatre ans ?

Vingt-quatre ans, et il se balance, et il ramasse les pâquerettes que le printemps fait neiger au bord des champs d'orge. Il en fait des bouquets qu'il met à son chapeau, un chapeau d'imprécise couleur, qui n'a plus d'ailes et qui perd son fond.

Pietrek est à genoux dans l'herbe et ses grosses pattes s'abattent sur les petites fleurs, car après s'être paré, il

veut en offrir au bon Jésus, au mélancolique *Ecce Homo* qui s'élève auprès de la route sur une colonne entre quelques bouleaux. Deux riches et pieux fermiers, Baran et Plachta, ont élevé ce monument, auquel de bonnes âmes ont ajouté, au-dessus, un parapluie de fer blanc pour que le mauvais temps ne fasse pas déteindre le manteau de pourpre du bon Jésus. Deux lanternes rouillées pendent à la colonne, les orages ont cassé leurs vitres et on ne les allume jamais; seul le soleil couchant y met au soir quelques reflets.

Ce Jésus sur cette route est d'une tristesse navrante. On l'a mis là, on l'y laisse.

Il n'y a même pas de fête pour lui.

Pietrek seul y pense et lui apporte des fleurs.

Il s'agenouille et se frappe la poitrine et son âme pure s'afflige de voir ce bon Jésus ainsi abandonné. C'est pour cela bien sûr qu'il est si triste. Aussi lui apporte-t-il ce qu'il trouve : boutons d'or, fraises ou framboises. Un jour il vint avec un plein chapeau de cerises.

C'était toute une histoire que ces cerises. Il faut que vous sachiez que dans la tête de Pietrek il se passe quelque fois des choses... Ainsi comme un éclair une idée lui vient : « Prends ceci, prends cela. » Et voilà Pietrek à l'envers, il sue à grosses gouttes.

Une voix le pousse à prendre le bien d'autrui. Lui, ne veut pas. Mais

sa main, sa main s'avance. Or, un jour qu'il longeait un verger, il vit de belles cerises rouges... et sa main s'avança. Mais comme il s'enfuyait, son chapeau plein de cerises, il se sentit froid dans le dos et le souffle lui manqua. Il se trouva devant le bon Jésus et vida son chapeau par terre. Les cerises se répandirent dans l'herbe. Pietreck respira. Il lui sembla que son péché était effacé.

D'où tenait-il ces mauvais penchants ?

D'où ces mauvaises pensées lui venaient-elles ? De sa mère ? De son père ? Car il devait en avoir un, bien qu'il ne l'eût pas connu. Des deux peut-être ? Qui sait ? Pietrek ne savait pas du tout. Il entendait bien

la voix tentatrice, il se sentait pousser au mal et il n'avait de refuge que dans son bon Jésus. « — O mon bon Jésus, disait-il, délivrez-moi de ces mauvaises pensées. » Et du haut de sa colonne, l'*Ecce-Homo* le regardait de ses yeux d'un bleu immobile, comme l'azur des ciels d'été et mat comme des bluets qui commencent à percer les blés.

Tout à coup, dans la vie de Pietrek survint un grand changement. Un jour d'hiver qu'il portait des seaux d'eau à l'écurie, un peintre le rencontra. C'était un paysagiste qui fréquentait le presbytère et la vue de Pietrek le combla de joie. Pietrek était en blouse et pieds nus. Il n'avait plus un centime de sa paye du nouvel an,

qu'il avait donnée à sa mère, et pour s'acheter des souliers, il lui fallait attendre la paye de la Saint-Jean. Aussi marchait-il pieds nus dans la gelée et la neige, tout heureux à l'idée que le printemps viendrait et qu'il n'aurait plus froid. Le peintre appela Pietrek et lui demanda s'il voulait se laisser peindre. Pietrek qui ne comprit pas enleva son chapeau mais le peintre bien vite le lui enfonça sur les yeux en s'écriant : « Un Teniers, j'aurai un Teniers ».

Pietrek dut donc s'asseoir sur un banc devant le presbytère et la séance commença.

Plus il tordait la bouche, plus il roulait les yeux, plus le peintre criait « un Teniers » en manœuvrant son pinceau.

Enfin Pietrek se vit sur la toile, et comprit ce dont il s'agissait. Il demeura muet de stupeur. C'était lui cela ? Mais le peintre lui tendit quatre-vingts centimes et s'en alla en lui demandant de revenir le lendemain. — Je te donnerai de mes habits, dit-il en allumant une cigarette.

Quand les garçons de ferme surent que ce monsieur faisait la tête de Pietrek, ils commencèrent à rire aux dépens du vacher. Mais lui, sentant l'argent en poche, haussait ironiquement les épaules. — Eh bien quoi, riez ! en attendant je n'y perds pas. Que le monsieur fasse ce qu'il veut puisqu'il paie.

Pietrek en perdit le sommeil. Les vaches autour de lui soufflaient pai-

siblement. Un bruit de chaîne parfois rompait le silence. Une odeur chaude et lourde de bêtes emplissait l'étable. Pietrek roulait dans sa tête les promesses du peintre. Des habits ! ce monsieur ne plaisantait-il pas ? Tiendra-t-il sa parole ? Y pensera-t-il ? Des pantalons ! une chemise ! Qui sait ? une veste ! Ah ! que Pietrek a chaud ! — Des chaussures peut-être ? Mais le peintre a le pied si fin ! Le gros pied de Pietrek y entrera-t-il ? Puis Pietrek se rappelle comme il est affreux sur cette toile. Les valets ont raison. Mais une fois habillé, qui sait ? C'est beaucoup l'habit.

Enfin le matin arriva.

Vite Pietrek soigna ses bêtes, se plongea la tête dans un seau, se

frotta, à s'enlever la peau, puis courut au presbytère.

Nouvelle séance, plus longue encore. Enfin le peintre posa son pinceau et rentra. Le cœur de Pietrek battait à se rompre. Le peintre reparut. Il tenait quelques hardes, dont il voulut voir l'effet. Pietrek mit la chemise à fleurs et la veste cendrée dans laquelle ses épaules ne voulaient pas entrer, puis le peintre en riant lui boutonna un grand col droit empesé, lui noua une cravate grenat et remplaça son vieux chapeau par un petit chapeau à plume. Quand Pietrek fut ainsi attifé, le peintre mis en belle humeur se recula pour le mieux voir, puis il lui donna encore une couronne, quelques cigarettes et le congédia.

Pietrek ne se possédait plus. Sa parure était pour lui le dernier mot de l'élégance. Qu'on vienne donc se moquer de lui maintenant ! Ce qu'il donnerait pour rencontrer un de ses compagnons ! Mais il n'y a personne sur son chemin, et il s'en va tout triste, ranger ses beaux effets dans l'étable, où ils doivent rester jusqu'aux fêtes de Pâques. Pietrek est triste, car tout cela va bien, mais les souliers? Comment se passer de souliers avec une telle toilette ? En veste et pieds nus ! On se moquerait de lui et l'on ferait bien. Et le démon de la vanité tourmente le cœur de Pietrek. Il voudrait éblouir tout le village pour les fêtes. Mais sans souliers comment voulez-vous ? Le cordonnier de Soncz

ne fait jamais crédit. Le maître a plus vite fait de vous donner congé que d'avancer vos gages. Que faire ? Que faire ?

*
* *

Et dès lors, la simplicité disparaît de l'âme de Pietrek. Il ne se couche plus content au souvenir du renouveau qui le fera balancer aux branches souples des saules et lui donnera des fleurs pour son bon Jésus. Il n'a plus de pensée, de désir que pour ces malheureux souliers. Il en rêve, il en perd l'appétit. Il donnerait ses gages d'un an pour les avoir, pour humilier une bonne fois les garçons, les filles et son maître. Vains souhaits. Pâques

s'approche. Pas de souliers. Pietrek au désespoir va trouver Sankiel, le banquier, et lui propose d'emprunter à intérêt. Mais Sankiel est prudent en ses opérations financières et il prouve au pauvre Pietrek qu'un vacher à vingt guldens par an n'emprunte pas ainsi.

*
* *

La semaine sainte est venue et avec elle le souffle du printemps. Le dimanche des Rameaux les filles mettent leurs jupes de percale. Pietrek aussi va aux offices, mais il a tant de chagrin qu'il ne peut pas prier.

C'est le jeudi saint. On a fait dans

l'église un Reposoir modeste mais flamboyant de cierges. Par terre sur un tapis, un grand Christ est couché, et près de lui un plateau pour recevoir les offrandes. Ce plateau est presque vide encore, peu de gens sont venus à l'église. On sait qu'avant les fêtes il y a bien à faire dans les maisons. Parfois seulement quelque bonne femme s'agenouille aux pieds du Christ et l'embrasse en marmottant tout bas. Le plateau tinte, puis le silence reprend. Les moineaux en voletant becquètent les vitraux au dehors.

Un soir Pietrek vint à l'église, mais dans sa tenue de tous les jours. Il s'était seulement donné un coup de peigne et essuyé la bouche. Il se traînait indifférent et accablé. Autre-

fois cet autel en flamme dans l'ombre douce de l'église le pénétrait d'une délicieuse rêverie ; maintenant, tout lui est égal. Il s'agenouille machinalement et commence le Notre Père. Ses lèvres seules prient. Voilà que la Résurrection s'approche, et Pietrek ne pourra pas jouir de la belle toilette du peintre. Une révolte s'élève en lui. Et il s'afflige de se sentir méchant et il se désespère d'être si malheureux.

Pietrek était seul dans l'église. Les moineaux même ne frappaient pas aux vitraux. Soudain son regard tomba sur le plateau et la vue de cet argent le fit frissonner. Il le fixait béant, fasciné, car il entendait à son oreille la terrible voix des mauvaises heures

« Prends, prends ». Le front de Pietrek était brûlant. Prendre cet argent, l'argent de Dieu, l'argent des pauvres ! Des pauvres ? Mais alors... lui Pietrek n'était-il pas le pauvre des pauvres ? Cet argent était donc à lui. Le bon Jésus, là, en jugerait ainsi, bien sûr. Personne pour le voir. Et puis que de pièces blanches ! Qui les comptera ? D'un saut, il serait à Soncz et se commanderait des souliers. Il est vrai qu'on pourrait se demander d'où lui vient cet argent. Et Pietrek à travers ses larmes regarde le crucifix qui le sépare du plateau. O Jésus, Jésus. Laisserez-vous Pietrek voler devant vous, dans votre église, votre argent ? Délivrez-le. Délivrez-le du mal.

Et voilà qu'à la porte de l'église

des pas résonnent et Monsieur le Curé entre. C'est l'ange que Dieu envoie pour délivrer Pietrek du mal, parce que Pietrek a bien prié. Et Pietrek se couche sur les pieds du Christ, et il les baise passionnément et il sourit dans ses sanglots. Tandis qu'au pied de l'autel M. le Curé se lève achevant sa prière :

Délivrez-nous du mal.

AINSI SOIT-IL

Ainsi soit-il.

AMEN ! Qu'il en soit ainsi. Voilà ce que murmurent chaque jour les millions de bouches de vos fidèles, Seigneur.

Serait-ce l'écho tombant de la voûte azurée que Dieu le Père a étendu comme un manteau sur l'univers et

dont il protège les œuvres de son Esprit ?

Le monde est grand et magnifique à ce point qu'en voulant atteindre sa grandeur et sa magnificence l'esprit humain défaille, épouvanté.

Le monde est beau, d'une beauté sans prix, si bien que marchant sans cesse dans cette beauté, et la respirant chaque jour, nos êtres cessent de la sentir et de s'efforcer de s'en rendre dignes.

Mais malgré cette grandeur et cette magnificence, malgré l'éblouissante tapisserie des campagnes, malgré l'émeraude des gazons piqués de pâquerettes et de renoncules, malgré le saphir des bluets, la turquoise des myosotis, l'argent des orges mûrissantes, malgré

l'enchantement des aubes printanières et des soirées d'automne, malgré les diamants des étoiles et l'éclat étoilé des diamants, malgré toute la beauté des choses, une plainte infinie monte dans les espaces sans bornes. C'est la souffrance de millions d'êtres que la la vie tourmente ou que le malheur a tués, et leurs millions de voix ne font qu'un seul accord qui couvre le murmure des feuilles amoureuses et le tendre bruissement de la mousseline des flots. Tout souffre, et l'âme songeuse et l'inerte caillou, et des sanglots étouffés montent au crépuscule des champs qui s'assoupissent.

Avez-vous jamais entendu dans les bois, les ritournelles plaintives du vent, courir au travers des branches ?

Avez-vous vu les lames désespérées se jeter contre les brisants ? Mais avez-vous compté surtout, les larmes des hommes, nos larmes ? Quel est l'œil qui n'ait pleuré en s'ouvrant à la lumière ou en s'éteignant dans l'ombre de la mort ? Et malheur aux souffrances sans larmes qui poignardent le cœur en silence.

Partout la douleur victorieuse, éteignant les arcs en ciel et flétrissant les fleurs, la douleur toute-puissante tissant devant le soleil sa toile gigantesque, derrière laquelle la Haine hideuse guette l'Esprit ailé.

Mais voici que perçant les brumes troubles de la terre, comme un rayon de soleil au milieu des clameurs de désirs et d'effroi, une prière s'élève,

un accord, un soupir. Et les tortures du cœur, et les inquiétudes de l'esprit, et les plaies du corps ne sont plus. Les sentiers d'ici-bas s'éclairent, et l'on voit les Hauteurs où trône la Perfection. Les cœurs des hommes s'ouvrent à la Miséricorde, les désespérés se résignent, les pauvres cherchent leur pain patiemment, les volontés faibles se raffermissent.

Cette prière sort de toutes les bouches, c'est la prière des prières, celle du paysan et du roi, celle de l'enfant et du vieillard, celle du matin et celle du soir.

C'est la cassette précieuse des célestes trésors, c'est le très pur encensoir où fume l'holocauste d'agréable odeur. C'est l'ex-voto confiant

pendu aux voûtes du temple où trône l'Eternel.

Et quand dans sa beauté et dans sa profondeur cette prière lui arrive, l'*Amen* final revient aux oreilles des hommes comme la réponse de Celui qui connaît et comprend leur cœur, leur âme, leur corps.

Il étend sa droite invaincue sur la tête de ceux qui l'implorent et dont les yeux sont pleins de larmes, mais dont le cœur est plein d'amour, il répond à l'Humanité et à la Nature gémissante :

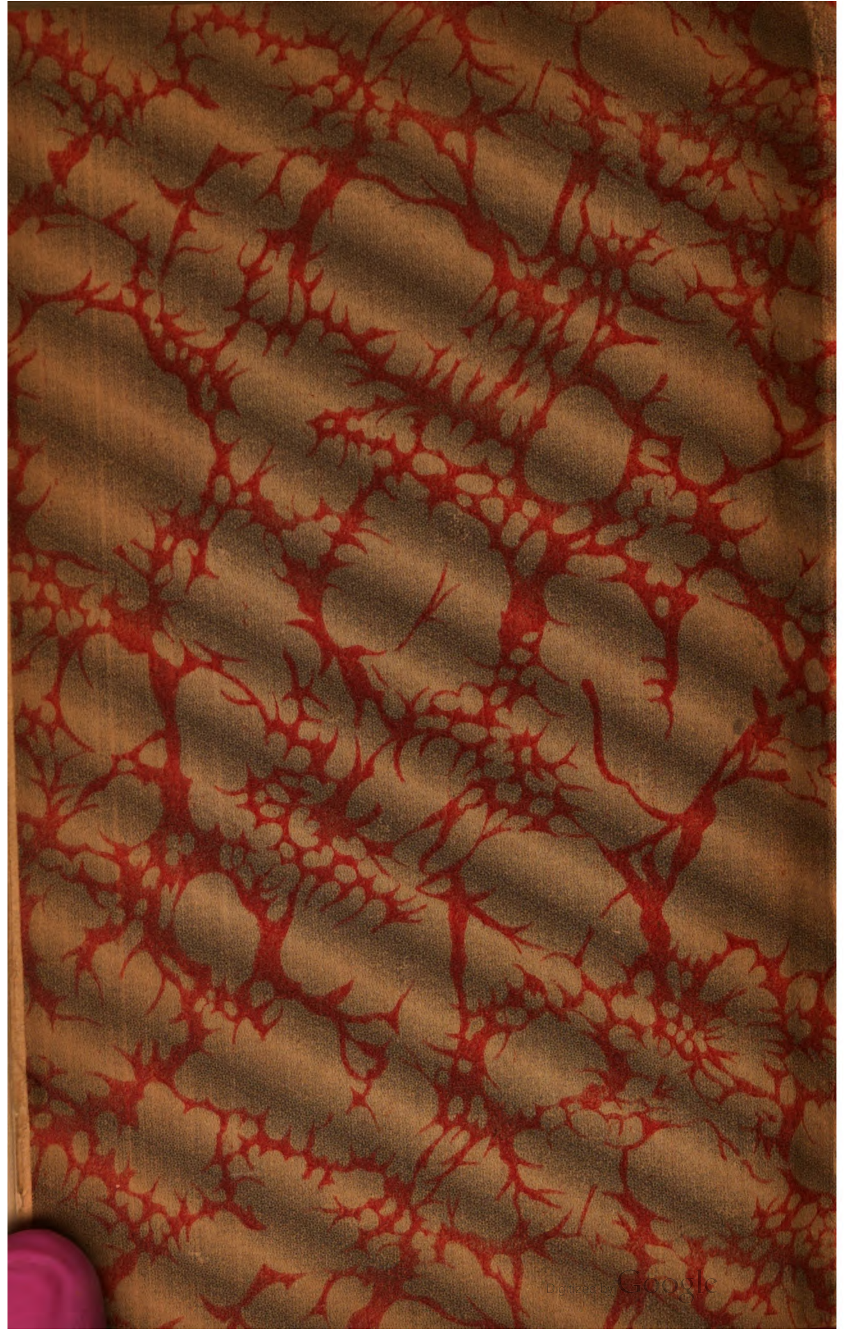
Je le veux, qu'il en soit ainsi. Je suis votre Père, et je vous glorifierai dans la sainteté de mon nom, et vous serez les sujets de mon royaume, et je vous sauverai dans ma

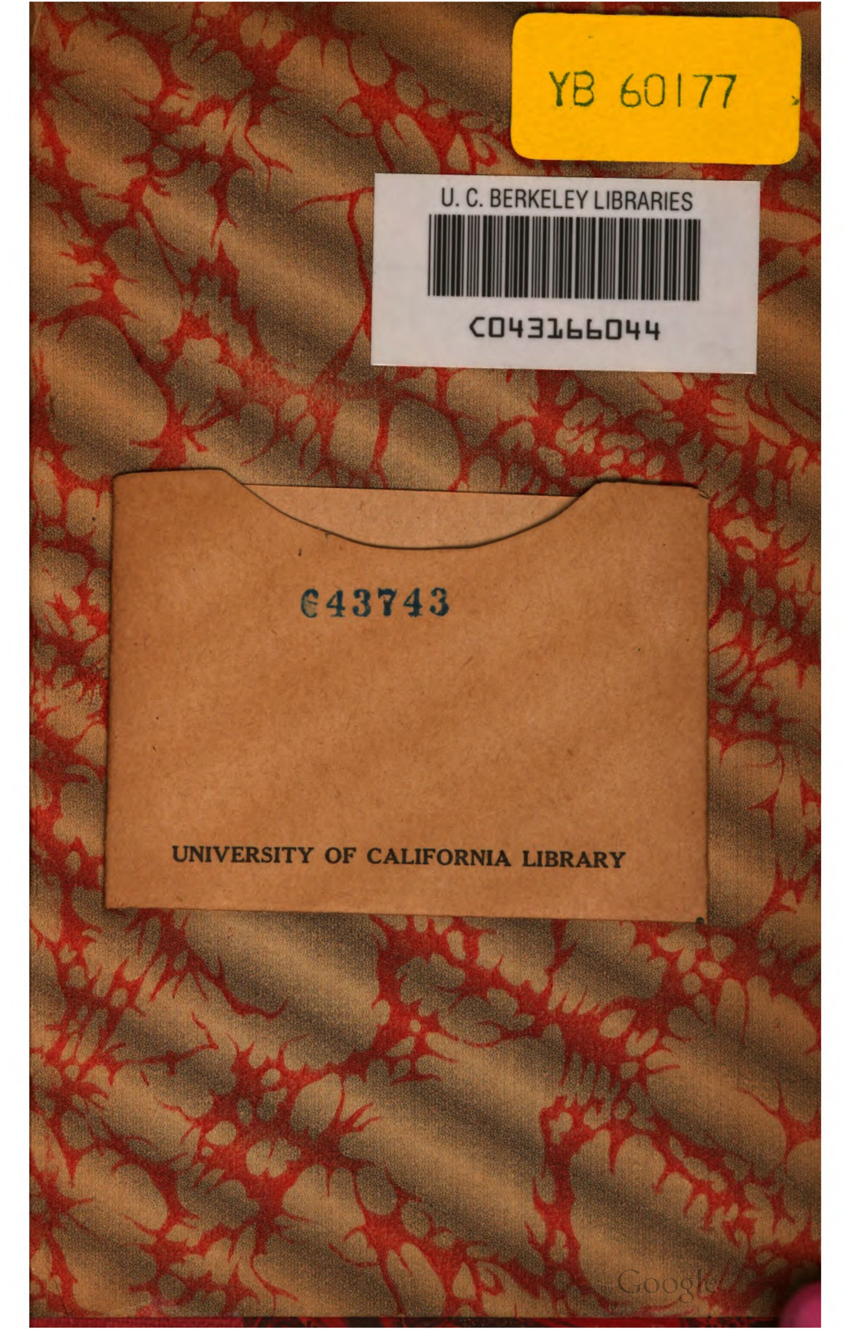
bonne volonté. Voici que je vous envoie votre pain quotidien, et que je vous pardonne tout puisque que vous pardonnez, je serai avec vous parmi les tentations, et je vous délivrerai à tout jamais du mal.

Je le veux. Qu'il en soit ainsi.

TABLE DES MATIÈRES

Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères.




YB 60177
U. C. BERKELEY LIBRARIES
C043166044
C43743
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

